



Une Relation Vivante



« La communion avec Dieu
est une relation vivante, et de
chaque instant ! »



Une relation vivante

*La communion avec Dieu est une relation vivante,
et de chaque instant.*

Par Frédéric Gabelle

Édification Chrétienne
Éditions Bible et Foi



« Dieu est fidèle, par lequel vous avez été appelés à la communion
de son Fils Jésus-Christ, notre Seigneur »
1 Corinthiens 1.9

Préface

Le Fondement et le Miroir

« Ne confondons pas l'éclat de la vérité avec la réalité de l'obéissance : regarder le miroir ne sert à rien si l'on ne bâtit pas sur le Roc ! »

« Mettez en pratique la parole, et ne vous bornez pas à l'écouter, en vous trompant vous-mêmes par de faux raisonnements... » (Jacques 1.22).

« Quiconque entend ces paroles que je dis et les met en pratique, je le comparerai à un homme prudent qui a bâti sa maison sur le roc » (Matthieu 7.24).

« Défrichez-vous un champ nouveau ! Il est temps de chercher l'Éternel, jusqu'à ce qu'il vienne, et répandez pour vous la justice » (Osée 10.12).

Il existe une manière d'approcher la vérité de Dieu qui, tout en l'honorant des lèvres, laisse l'âme profondément desséchée. On peut écouter, admirer, et même enseigner la Parole, tout en demeurant étrangement figé dans sa vie intérieure. On peut se tenir longtemps sous la lumière sans jamais lui permettre de faire de nous des enfants de lumière. L'apôtre Jacques nomme cela une séduction (Jacques 1.22) : non pas le piège grossier de l'erreur, mais celui, bien plus subtil, d'une vérité que l'on approuve par l'intelligence, mais que l'on refuse d'épouser par l'obéissance du cœur.

Dans sa grâce, le Seigneur peut souverainement nous ouvrir l'intelligence pour « *comprendre les Écritures* » (Luc 24.45). Il peut faire tomber le voile du mystère et nous accorder la révélation d'un texte. Pourtant, cette illumination de l'esprit ne signifie pas que nous sommes, pour autant, « *transformés de gloire en gloire* » (2 Corinthiens 3.18). **Comprendre la mécanique du divin ne veut pas dire forcément revêtir la nature du divin.**

Pour nous en convaincre, l'Esprit dresse devant nous le mémorial tragique et solennel du roi Saül. Souvenez-vous : voici un homme à qui Dieu, dans sa bonté, avait donné « *un autre cœur* » (1 Samuel 10.9). Le texte hébreu emploie le mot *hafakh*, qui désigne un bouleversement complet, un retournement radical opéré par la main de l'Éternel. L'Esprit l'a saisi avec une telle force qu'il s'est mis à prophétiser au milieu des prophètes. Il a vu. Il a su. Il a goûté à la puissance manifeste de Dieu.

Et pourtant... ce même homme a fini sa course dans les ténèbres de la chair. Rongé par la jalousie, endurci par la désobéissance, il s'est égaré jusqu'à consulter les morts pour finalement s'effondrer sur sa propre épée. Comment un homme si puissamment touché a-t-il pu finir ainsi ? Parce que Saül a connu la visitation de Dieu, mais il a négligé sa transformation. L'Esprit a traversé ses lèvres, mais l'obéissance ne s'est jamais enracinée dans son cœur. Il avait reçu un cœur neuf, mais il ne l'a jamais cultivé. Il a exercé le don prophétique, mais il n'a jamais laissé le Saint-Esprit briser son ego.

Les anciens Sages d'Israël nous avertissaient déjà de ce péril. Ils enseignaient que l'homme dont le savoir biblique surpasse la soumission du cœur ressemble à un arbre aux branches immenses, mais aux racines chétives (Pirkei Avot 3.17). Au premier grand vent de l'épreuve, de la chair ou de la tentation, il est arraché de terre et renversé. Sa grande théologie ne le sauve pas.

Que cela soit un avertissement pour nos âmes. Ne soyons pas de simples collectionneurs de révélations bibliques. Ne nous contentons pas d'être comptés « parmi les prophètes » ou parmi les érudits. L'onction peut descendre sur un homme, mais seule l'obéissance quotidienne forge en lui le caractère de Christ. Ne cherchons pas seulement à comprendre le Maître ; laissons-le nous transformer en profondeur. Car la véritable connaissance de Dieu n'est pas une information que l'on stocke, mais une incarnation à laquelle on se soumet.

C'est ici que se cache une grande pauvreté spirituelle parmi les chrétiens. Beaucoup s'imaginent être en accord avec Dieu parce qu'ils sont en accord avec ce qu'Il dit. Ils écoutent, ils acquiescent, ils reconnaissent que la Parole est juste et biblique, et ils en concluent que cette adhésion intérieure suffit. **Mais approuver la vérité n'est pas encore marcher en elle.** On peut se sentir proche du Seigneur parce qu'on ne conteste pas son autorité, tout en refusant, en pratique, d'entrer dans ses exigences. C'est une illusion redoutable : elle donne à la conscience le calme de l'obéissance sans jamais en porter le fruit : « *Pourquoi m'appellez-vous : Seigneur ! Seigneur ! Et ne faites-vous pas ce que je dis ?* » (Luc 6.46).

Pourtant, si le Seigneur nous avertit de ce danger, c'est par un pur excès d'amour. Il ne dénonce nos faux semblants que pour nous offrir sa propre réalité. L'apôtre Jacques compare celui qui n'agit pas à un homme qui s'observe dans un miroir, et s'oublie aussitôt après s'être vu (Jacques 1.23-24). Quelle tragédie d'un christianisme qui éclaire l'intelligence, sans transformer le cœur ! Une vérité qui n'est pas pratiquée finit par s'évaporer en un simple sentiment religieux. Elle traverse l'âme sans s'y établir, elle donne l'illusion de posséder alors que l'on reste vide.

C'est la posture du fils aîné de la parabole : il était dans la maison, il avait tout à sa disposition, mais il ne jouissait de rien. Il connaissait les droits du domaine, mais ignorait les battements du cœur de son père (Luc 15.29-31). Comme lui, nous risquons de devenir des héritiers extérieurs, riches en concepts mais pauvres en vécu spirituel. C'est aussi l'illusion de l'Église de Laodicée, qui se disait riche et n'ayant besoin de rien, alors que le Seigneur la déclarait « *malheureuse, misérable, pauvre,*

aveugle et nue » (Apocalypse 3.17). Comme eux, nous risquons d'accumuler des trésors doctrinaux sans jamais posséder la vie qu'ils renferment.

C'est ici que retentit l'appel brûlant du prophète : « *Défrichez-vous un champ nouveau ! Il est temps de chercher l'Éternel...* » (Osée 10.12). Pour beaucoup de chrétiens, aujourd'hui, le temps est venu de passer de la théorie à la pratique de la vie du Seigneur. Il est temps de cesser de faire confiance à nos propres voies, à nos raisonnements charnels, et même à la sécurité confortable de nos systèmes théologiques évangéliques. On peut avoir appris à faire fonctionner une religion sans jamais avoir rencontré les pensées profondes de Dieu. On peut s'abriter derrière des structures, des méthodes et des traditions, alors que le sol de notre cœur est resté dur et rocailleux. Il est temps de chercher un « Christ » vivant, et non plus théorique seulement.

Chercher l'Éternel, ce n'est pas multiplier nos efforts religieux ; c'est accepter que Dieu brise nos certitudes pour répandre en nous la vie du Christ. C'est oser sortir de nos habitudes pour laisser l'Esprit nous révéler ses voies. **Car Dieu ne nous appelle pas à un système de plus, mais à une union vivante avec une Personne vivante.**

Jésus ne nous demande pas seulement de l'écouter, mais de bâtir. Et bâtir, dans son Royaume, ce n'est pas uniquement faire de beaux discours concernant le Roc : mais c'est descendre jusqu'à Lui, y poser tout le poids de nos journées, de nos choix, de notre vie chrétienne. L'homme prudent n'est pas celui qui a les pensées les plus hautes, mais celui qui laisse les paroles de Christ devenir l'ossature de son existence. Sa maison tient, non par sa propre force, mais parce qu'elle repose sur Celui qui ne change pas.

Ces brochures sont écrites avec cette seule prière : qu'elles ne soient pas une lecture de plus, mais un rendez-vous. Elles ne visent pas à meubler notre esprit d'idées nouvelles, mais à nous appeler à une marche plus intérieure avec Christ. La vérité de Dieu ne nous a pas été donnée comme un décor spirituel, mais comme un feu qui purifie, une semence qui germe, un pain qui fait vivre. Elle exige tout de nous, afin de nous introduire dans la plénitude de Dieu, et transformer nos vies.

Ces pages ont été rédigées avec soin, mais non sans limite. Nul enseignant n'est infaillible, et ces brochures ne font pas exception. Que le lecteur soit comme les Béréens, qui « *reçurent la parole avec beaucoup d'empressement, et examinèrent chaque jour les Écritures, pour voir si ce qu'on leur disait était exact* » (Actes 17.11). La Parole demeure le seul critère.

Nous aborderons ici l'une des réalités les plus centrales et les plus négligées de la vie chrétienne : la communion vivante avec Dieu. Non pas comme un sujet d'étude supplémentaire, mais comme une expérience concrète, quotidienne, à laquelle chaque croyant est appelé. Toucher Christ dans la prière. Parler au Rocher plutôt que de le frapper dans l'effort. Boire à la source qui jaillit jusqu'à la

vie éternelle. Ce chemin de communion, du premier toucher de foi jusqu'au face-à-face éternel, est l'unique réponse à la soif que rien de ce monde ne saurait étancher.

Ne craignez pas cette exigence. La croix qui brise notre volonté est aussi le lieu de notre plus grande paix. Le dépouillement qu'Il demande est le seul chemin vers la véritable richesse. Tout ce qui, dans notre spiritualité, ne nous rend pas plus humbles, plus aimants, plus dépendants de l'Esprit, est à laisser derrière nous. Il est possible d'aimer la doctrine de la croix, de l'enseigner, et de fuir son œuvre dans notre vie ; il est possible d'être exact dans les mots et sec dans la vie. Mais la vérité selon Dieu, lorsqu'elle est reçue en profondeur, pénètre, renverse et reconstruit le chrétien de l'intérieur.

La maison bâtie sur le roc n'est pas une maison sans tempête. Elle connaîtra la pluie, les vents, les épreuves et les déserts. Mais elle ne tombera pas. Elle tient, parce qu'elle repose sur le Christ reçu, cru et expérimenté. Dieu cherche des vies fondées, non des émotions passagères ; des disciples, non des auditeurs satisfaits.

Lisez donc ces pages avec le désir de céder au Seigneur. Laissez-le vous poser cette question décisive : « Que feras-tu de la vérité que tu viens de recevoir ? » Car une vérité obéie devient vie ; une vérité seulement contemplée finit par endurcir le cœur. Que le Seigneur nous accorde cette pauvreté d'esprit qui permet d'être réellement enseigné et transformé. L'entrée dans ce repos est une victoire spirituelle qui ne s'obtient pas par l'effort de la chair, mais par l'abandon à Celui qui habite en nous. Car la Parole n'a vraiment été entendue que lorsqu'elle devient, par la grâce de Dieu, une vie vécue.

C'est ici le secret d'une obéissance qui ne fatigue pas : ce n'est plus nous qui essayons de pratiquer la Parole, c'est Christ en nous qui la pratique lui-même. Notre part est de lui céder le passage, de consentir à sa seigneurie, et de le laisser fouler le sol de notre quotidien. Savez-vous que Celui qui a donné le commandement est Celui-là même qui en devient l'accomplissement dans nos membres ? L'obéissance n'est plus alors une corvée tendue, mais le débordement naturel de sa vie à travers la nôtre.

Que cette prière du Psalmiste devienne votre cri quotidien, non comme une demande d'effort supplémentaire, mais comme un abandon total à la puissance motrice de son Esprit : « *Fais-moi marcher dans le chemin de tes commandements, car j'y prends plaisir* » (Psaume 119.35). « Seigneur, fais-moi emprunter ce chemin par ta vie en moi ! »

Frédéric Gabelle

Votre frère en Christ

Association Bible et Foi

Introduction

Une soif que Dieu seul peut combler, depuis le commencement jusqu'à la fin des temps.

Il y a dans le cœur de l'homme une soif que rien de ce monde ne sait éteindre. Les Écritures, depuis leur première page, savent nommer cette soif et savent où elle trouve sa réponse : non dans une doctrine, non dans une morale, mais dans une Personne vivante qui se donne elle-même comme vie. Cette soif est le sceau de notre condition de créature. Elle nous est révélée de manière bouleversante au bord d'un puits, en Samarie, lorsque le Créateur Lui-même, assis dans la poussière du chemin, murmure à une femme égarée : « *Donne-moi à boire* » (Jean 4.7). Celui qui est la Source se fait assoiffé pour rejoindre notre propre sécheresse. Il nous enseigne ainsi que la vie spirituelle ne consiste pas à puiser dans nos propres puits de savoir, mais à recevoir de Lui « l'eau vive » qui devient en nous une source jaillissante (Jean 4.14). La soif de Dieu agit comme une boussole : cette soif n'est pas un défaut, mais un appel à la relation.

Du jardin d'Éden où coulait un fleuve, jusqu'à la Jérusalem nouvelle où coule le fleuve de la vie, en passant par le Rocher frappé dans le désert et la source promise à la Samaritaine, une seule réalité se déploie progressivement : Dieu veut être notre vie, notre communion de chaque instant, il est l'eau qui désaltère et vivifie pour toujours.

Cette vie divine a reçu un nom dans les Écritures : **la communion**. L'apôtre Jean l'annonce dès l'ouverture de sa première épître : « *Notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ* » (1 Jean 1.3). La communion n'est pas seulement une émotion, ni un sentiment de bien-être spirituel. Elle est la réalité vivante et dynamique de Dieu qui se communique à l'homme qui vient à Lui, comme une source qui jaillit, comme un fleuve qui coule, comme l'air que l'on respire. Elle est l'eau vive promise à la Samaritaine, devenant en celui qui la reçoit une source jaillissant jusque dans la vie éternelle (Jean 4.14). Elle est le courant du Dieu Trinitaire : le Père dans le Fils, le Fils par l'Esprit, l'Esprit dans notre esprit ; coulant constamment pour être notre vie.

Cette communion avec Dieu n'est pas un don que l'on reçoit une fois pour toutes et qui demeurerait acquis sans plus d'effort de notre part. Elle est comme un champ que le cultivateur travaille avec méthode, jour après jour, sans se laisser distraire ni par la lassitude ni par l'absence de résultat immédiat. Jésus lui-même a comparé le royaume de Dieu à ce mystère de la croissance silencieuse :

« Il en est du royaume de Dieu comme quand un homme jette de la semence en terre ; qu'il dorme ou qu'il veille, nuit et jour, la semence germe et croît sans qu'il sache comment. La terre produit d'elle-même, d'abord l'herbe, puis l'épi, puis le grain tout formé dans l'épi » (Marc 4.26-28).

Le cultivateur ne voit pas la graine germer sous ses yeux. Il ne comprend pas le mécanisme intime de la vie qui travaille sous la terre. Mais il sème, il arrose, il attend, avec la certitude tranquille que ce qu'il a planté portera du fruit en son temps. Cette même persévérance est requise de celui qui cherche la communion avec la nature divine. L'apôtre Paul l'exhorte avec une fermeté qui ne laisse aucune place au découragement :

« Ne nous lassons pas de faire le bien, car nous moissonnerons au temps convenable, si nous ne nous relâchons pas » (Galates 6.9).

La fidélité quotidienne, la persévérance silencieuse, la volonté de ne jamais s'écarter du chemin tracé : voilà ce qui prépare la moisson de l'Esprit de vie. Non pas une communion sporadique, au gré des émotions ou des circonstances, mais une discipline aimante, semblable à celle du laboureur qui ne renonce jamais, même quand la terre semble muette.

Ce chapitre veut explorer cette réalité sous ses différentes facettes. Nous verrons d'abord quel est le point de contact spirituel par lequel nous entrons dans cette communion vivante. Puis nous découvrirons comment la vie toute-suffisante de Christ se libère à travers la prière de la foi, et comment la repentance maintient le canal ouvert. Nous méditerons sur le secret de Kadesh, (parler au Rocher), comme image de la communion quotidienne avec le Christ vivant. Nous contemplerons enfin l'architecture trinitaire de cette source, jusqu'à son horizon ultime dans la Jérusalem nouvelle où le fleuve de la vie jaillit du trône de Dieu et de l'Agneau. Du premier toucher de foi jusqu'au face-à-face éternel : vers une communion vivante.

I. Le point de contact spirituel

*Toucher Christ ne demande ni longue audience ni grande théologie ;
seulement la foi qui ose tendre la main.*

Il existe dans l'Évangile des gestes qui révèlent plus qu'une simple action humaine : ils dévoilent une loi spirituelle, un principe éternel qui gouverne notre relation avec Dieu. L'un de ces gestes se trouve dans le récit d'une femme désespérée qui, au milieu d'une foule compacte, tendit la main vers Jésus avec cette conviction intérieure :

« *Si je peux seulement toucher son vêtement, je serai guérie* » (Matthieu 9.21).

Ce n'était pas là simple superstition ou pensée magique. C'était la foi qui avait compris quelque chose d'essentiel : il existe un point de contact spirituel entre l'âme dans le besoin et Christ qui possède toute plénitude.

Pendant douze années, cette femme avait souffert d'hémorragies continues. Douze années d'épuisement physique, d'exclusion sociale, d'impureté rituelle selon la loi mosaïque. Douze années à dépenser tout ce qu'elle possédait auprès de médecins qui ne pouvaient rien pour elle. Mais voici qu'en cet instant décisif, quelque chose avait germé dans son cœur : une certitude qui dépassait toute logique humaine.

Marc précise un détail saisissant : elle « *avait beaucoup souffert entre les mains de plusieurs médecins, et avait dépensé tout ce qu'elle avait, sans avoir éprouvé aucun soulagement, mais était allée plutôt en empirant* » (Marc 5.26). Combien de croyants reconnaîtront ici leur propre parcours. Ces « plusieurs médecins », ce sont aussi tous ces systèmes évangéliques, ces méthodes psychologiques, ces formules, ces programmes qui promettent la victoire spirituelle, la délivrance, le réveil personnel ; et qui, après avoir consommé toute notre énergie, tout notre temps, toute notre espérance, et bien souvent tout notre argent, nous laissent souvent plus épuisés qu'auparavant, comme cette femme. Ce ne sont pas nécessairement de mauvaises intentions qui sont en cause, mais une réalité spirituelle implacable : aucune méthode, aussi biblique soit-elle en apparence, ne peut remplacer le contact réel avec la Personne de Christ. La femme avait tout essayé avant de comprendre que la solution n'était pas dans une nouvelle technique humaine, mais dans un geste tout simple : toucher le Christ.

Combien de chrétiens, aujourd'hui encore, se tiennent courbés dans leur marche avec le Seigneur. Ce n'est pas par manque de salut, mais par toutes sortes de faiblesses qui, année après année, les ont lentement pliés vers le sol. Une blessure jamais vraiment guérie. Une habitude qu'on n'arrive pas à

vaincre. Une fatigue spirituelle si ancienne qu'elle semble devenue une seconde nature. Comme cette femme, beaucoup ont déjà tout essayé, tout dépensé, sans trouver de secours suffisant. Et pourtant le Seigneur ne regarde pas ces années de faiblesse avec sévérité ; il les regarde avec une miséricorde qui n'attend qu'un geste, même timide, même furtif, pour agir.

L'Évangile nous donne le portrait d'une autre femme, dont l'affliction avait pris une forme plus visible encore. Luc nous la décrit ainsi :

« Il y avait là une femme possédée d'un esprit qui la rendait infirme depuis dix-huit ans, elle était courbée, et ne pouvait pas du tout se redresser » (Luc 13.11).

Dix-huit années où elle ne pouvait même plus lever les yeux vers le ciel. Et Jésus, la voyant, l'appela, posa les mains sur elle, et lui dit simplement : *« Femme, tu es délivrée de ton infirmité. »* Aussitôt elle se redressa, et glorifia Dieu (Luc 13.12-13). Il n'y eut ni longue prière, ni effort de sa part : Jésus prit l'initiative, et la guérison fut instantanée. Ces deux femmes, l'une cherchant à toucher dans la foule, l'autre incapable même de se tenir droite, nous montrent les deux extrémités de la faiblesse humaine, et la même miséricorde du Seigneur qui rejoint chacune là où elle se trouve.

Elle n'avait pas besoin d'une longue audience avec le Maître. Il lui suffisait de toucher.

Les *tsitsit* (hébreu : franges), au bord du vêtement de Jésus

Ce bord de vêtement n'était pas une partie quelconque de ses habits. Dans la culture hébraïque, il s'agissait du *tsitsit*, ces franges que tout Israélite pieux portait aux quatre coins de son vêtement selon le commandement divin :

« Parle aux Israélites et dis-leur de se faire des franges aux coins de leurs vêtements, de génération en génération, et d'ajouter un cordon bleu à la frange de chaque coin. Vous aurez ainsi des franges dont la vue vous rappellera tous les commandements de l'Éternel, afin que vous les mettiez en pratique » (Nombres 15.38-39).

Ces franges symbolisaient l'obéissance aux commandements de Dieu, la sainteté, l'alliance. Le cordon de violet, *tekhelet* (bleu), pointait vers le ciel même, vers la royauté et la sainteté de l'Éternel. En touchant le *tsitsit* de Jésus, cette femme touchait l'obéissance parfaite du Messie, sa sainteté sans tache, son autorité divine.

Le prophète Malachie avait annoncé : *« Mais pour vous qui craignez mon nom, le soleil de la justice se lèvera, et la guérison sera sous ses ailes » (Malachie 4.2).*

Le mot hébreu traduit par « ailes », *kanaph* (aile), désigne précisément les coins du vêtement, là où se trouvaient les franges. Quel Dieu merveilleux que celui qui dépose sa promesse de guérison non pas derrière une porte fermée ou au sommet d'une montagne inaccessible, mais au bord même de son vêtement ; à portée de la main la plus tremblante, la plus indigne, la plus désespérée ! Cette femme s'était approprié la prophétie messianique : elle cherchait la guérison sous les « ailes » du Soleil de justice, comme l'oisillon se réfugie sous l'aile de sa mère. Quelle grâce inouïe que ce Dieu trois fois saint consente à étendre sur nous de telles ailes, et nous permette de nous approcher de Lui non par nos mérites ni par notre dignité, mais par la simple foi qui ose, malgré tout, tendre la main !

Et voici ce qui se produisit : « *Aussitôt la perte de sang s'arrêta et elle sentit dans son corps qu'elle était guérie de son mal* » (Marc 5.29). Instantanément. Sans que Jésus ait prononcé une parole, sans même qu'il se soit encore retourné vers elle. **Le simple contact de la foi avec Christ avait libéré la puissance divine.**

D'autres visages de la même foi

Cette attitude, nous la retrouvons chez d'autres personnages de l'Évangile.

Pensons au centenaire romain qui supplia Jésus de guérir son serviteur paralysé. Lorsque Christ proposa de se déplacer jusqu'à sa maison, cet homme répondit avec une humilité et une foi d'enfant :

« *Seigneur, je ne suis pas digne que tu entres sous mon toit, mais dis seulement un mot et mon serviteur sera guéri* » (Matthieu 8.8).

Il avait compris que la puissance de Christ n'était pas limitée par la distance physique. Sa foi avait établi un point de contact spirituel qui rendait inutile la proximité matérielle. Jésus déclara : « Je vous le dis en vérité, même en Israël je n'ai pas trouvé une aussi grande foi » (Matthieu 8.10).

Considérons également Bartimée, l'aveugle mendiant assis au bord du chemin de Jéricho. Quand il apprit que Jésus de Nazareth passait, il se mit à crier : « *Fils de David, Jésus, aie pitié de moi* » (Marc 10.47).

La foule le faisait taire, mais il criait de plus belle. Sa persistance n'était pas de l'entêtement charnel, mais l'expression d'une foi qui savait que Christ était sa seule espérance. Quand Jésus lui demanda « *Que veux-tu que je fasse pour toi ?* ». Bartimée répondit : « *Maître, que je retrouve la vue* » (Marc 10.51).

Jésus lui dit : « *Vas-y, ta foi t'a sauvé.* » Le cri de Bartimée était son *tsitsit* à lui, sa façon de toucher Christ dans la foi par-delà tous les obstacles.

Si la persévérance du cultivateur se déploie dans la durée, semer, attendre, ne jamais se lasser, celle de Bartimée se concentre dans l'instant : quand l'occasion de toucher Christ se présente, il ne la laisse pas passer, malgré ceux qui voudraient le faire taire. **Les deux formes de persévérance se rejoignent dans une même conviction : que ce qui est planté en Dieu, ou ce qui crie vers Lui, ne reste jamais sans réponse.**

La définition de la prière, l'acte d'aller vers Christ

Ces récits nous enseignent une vérité fondamentale : la prière est essentiellement un acte de foi par lequel notre esprit vient toucher l'Esprit de Dieu. C'est un point de contact spirituel, une rencontre invisible mais réelle entre notre pauvreté et sa richesse, entre notre vide et sa plénitude, entre notre mort et sa vie.

Jésus Lui-même nous a révélé cette loi spirituelle dans son enseignement sur la prière :

*« Demandez et l'on vous donnera, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira. En effet, toute personne qui demande reçoit, celui qui cherche trouve et l'on ouvrira à celui qui frappe »
(Matthieu 7.7-8).*

Observons attentivement ces trois verbes dans le texte grec original. Ils sont tous au présent à valeur continuatrice : continuez à demander... continuez à chercher... continuez à frapper, ne jamais s'arrêter. La prière n'est pas un recours occasionnel dans les moments de crise, mais la respiration normale, constante, de l'âme qui vit en communion avec Dieu.

Le prophète Élie avait fait sienne cette posture continuelle avant même que la grammaire grecque ne vienne l'éclairer. Sa formule caractéristique, qui revient comme une signature tout au long de son ministère, ne décrit pas un instant mais une position permanente :

« L'Éternel, le Dieu d'Israël, devant qui je me tiens, est vivant » (1 Rois 17.1).

« *Devant qui je me tiens* », pas devant qui je me suis tenu un jour, ou devant qui je me tiens quelques fois dans la semaine, mais une présence continuellement habitée, un poste que l'on ne quitte pas. C'est la même réalité que Jésus enseigne par ces présents continuatifs (qui expriment une action qui ne cesse jamais de se répéter) : demander, chercher, frapper, ne sont pas des actes ponctuels, **mais une manière de se tenir en permanence devant le Dieu vivant.**

Demander, c'est reconnaître notre besoin et notre dépendance. **Chercher** implique un mouvement plus profond, une poursuite de Dieu Lui-même au-delà des réponses qu'Il peut donner. **Frapper**

suggère l'intimité de celui qui est à la porte de la maison et qui désire entrer, non seulement recevoir quelque chose, mais plus encore, pour demeurer dans la présence.

E. M. Bounds, dont toute l'œuvre fut bâtie sur la réalité concrète de la prière, l'exprimait avec une conviction forgée dans l'expérience : l'Église n'a pas d'abord besoin de méthodes, de programmes ou de talents ; elle a besoin de croyants qui aillent vers Dieu dans la prière et n'en reviennent pas les mains vides. La grandeur de la foi d'un homme se lit dans la profondeur de sa vie de prière.

David avait saisi cette vérité dans toute sa profondeur. Dans le Psaume 27, il nous révèle le secret d'une vie de prière authentique. Il entend d'abord la voix de Dieu dans son cœur :

« Mon cœur dit de ta part : « Cherchez ma face ! » (Psaume 27.8a).

Remarquons bien : c'est Dieu qui prend l'initiative. L'appel ne vient pas de notre désir religieux, mais du cœur même de Dieu qui aspire à notre communion. Ce n'est pas nous qui forçons l'entrée d'un Dieu réticent, mais Lui qui nous appelle ardemment à sa présence. Et David répond sans délai :

« Je cherche ta face, Éternel ! » (Psaume 27.8b).

Pas seulement les bénédictions, les dons, mais « ta face ». C'est-à-dire « toi-même », ta présence manifeste, ta communion personnelle. Voilà la condition de toute relation profonde avec Dieu : répondre à son appel en cherchant sa face plutôt que ses mains, sa personne plutôt que ses provisions.

« Ne me cache pas ta face, ne repousse pas avec colère ton serviteur ! Tu es mon secours : ne me rejette pas, ne m'abandonne pas, Dieu de mon salut ! » (Psaume 27.9).

Comment notre esprit touche l'Esprit de Dieu

Mais comment cette rencontre invisible se produit-elle concrètement ? Comment notre esprit vient-il toucher l'Esprit de Dieu ? L'Écriture nous révèle que l'être humain est composé de trois parties distinctes :

« ... Que tout votre être, l'esprit, l'âme et le corps, soit conservé irréprochable » (1 Thessaloniens 5.23).

Le corps est notre enveloppe physique, en contact avec le monde matériel. L'âme est le siège de notre personnalité consciente : pensées, émotions, volonté, intelligence. Mais l'esprit est la partie la plus profonde de notre être, celle qui a été créée pour entrer en relation directe avec Dieu. Lorsque nous

naissions de nouveau, c'est notre esprit qui est régénéré, rendu vivant par le Saint-Esprit qui vient y habiter :

« Celui qui s'unit au Seigneur est avec lui un seul esprit » (1 Corinthiens 6.17).

« C'est l'Esprit lui-même qui rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu » (Romains 8.16).

La prière dans l'esprit est différente de la prière avec l'intelligence. C'est une communion qui se passe au-delà de nos pensées et de nos sentiments, dans la partie la plus profonde de notre être où nous sommes un avec le Seigneur, en contact avec sa vie et sa volonté. Il est le lien vivant entre notre esprit et Christ glorifié dans les cieux :

« Et parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils, qui crie : Abba ! Père ! » (Galates 4.6).

Sans cette action du Saint-Esprit, notre prière resterait enfermée dans le domaine de l'âme charnelle. Mais par Lui, nous touchons réellement Christ, nous entrons en contact vivant avec la source de toute vie. Comme Andrew Murray l'écrivait : « La prière n'est pas notre effort pour vaincre la réticence de Dieu, mais notre saisie de sa plus grande volonté. »

Le chrétien né de nouveau possède en son esprit une faculté unique créée pour contacter Dieu directement, elle n'est pas théorique ; c'est un organe spirituel réel, capable d'être exercé et développé. L'erreur de beaucoup de croyants est de prier seulement depuis le domaine de l'âme ; depuis leurs pensées, leurs raisonnements, leurs émotions, sans jamais descendre dans la profondeur de l'esprit où l'Esprit de Christ habite réellement. Prier depuis l'âme, c'est parler à voix haute dans une pièce vide. Prier depuis l'esprit, c'est se tourner vers Celui qui est déjà là et qui connaît notre prière.

Le psalmiste avait déjà pressenti cette réalité, des siècles avant que l'Esprit ne vienne habiter le croyant : « Car la parole n'est pas sur ma langue, que déjà, ô Éternel, tu la connais tout entière » (Psaume 139.4).

Avant même que nos lèvres ne forment un mot, notre esprit est déjà entendu ; preuve que la prière véritable ne dépend pas de l'éloquence, mais de ce contact intérieur que Dieu perçoit avant même que nous l'ayons exprimé.

Witness Lee écrivait dans son livre *L'Expérience de Christ comme vie* : « pour expérimenter Christ comme vie, vous devez exercer votre esprit. Ne demeurez pas dans votre âme, dans vos pensées, dans vos émotions, dans vos raisonnements. Tournez-vous vers votre esprit intérieur. C'est là que Christ

habite. C'est là que vous Le touchez réellement. La prière, dans sa réalité la plus profonde, n'est rien d'autre que cet exercice de l'esprit. »

Jean 20.22 illustre cette réalité avec une image saisissante : le Seigneur ressuscité souffla sur ses disciples et dit « *Recevez l'Esprit Saint.* » Ce souffle, *pneuma* (esprit, souffle), est l'image même de l'exercice de l'esprit dans la prière : aussi simple, aussi naturel, aussi vital que la respiration. Tout comme nous respirons l'air sans effort théorique, nous pouvons « respirer » Christ par notre esprit dans la prière ; Le recevoir continuellement, Le laisser circuler en nous comme la vie même. Ce n'est pas un exercice mystique réservé à des contemplatifs avancés : c'est la vocation ordinaire de l'esprit régénéré.

A. W. Tozer, dans *La Poursuite de Dieu*, décrivait cette même faim chez les âmes qui ne se contentent plus d'une religion théorique. Il observait que les croyants les plus authentiques, devant l'insuffisance des explications doctrinales, finissent toujours par se retirer pour chercher Dieu Lui-même dans le secret : « Ils veulent goûter, toucher de leur cœur, voir de leurs yeux intérieurs la merveille qui est Dieu. »

C'est exactement le mouvement de la femme hémorragique tendant la main vers le bord du vêtement. Elle ne cherchait pas une explication : elle cherchait un contact. Et c'est le même mouvement qui doit animer notre prière aujourd'hui. Notre intention n'est pas d'accumuler des connaissances sur Christ, mais de le toucher réellement, de le goûter, de le voir par les yeux de notre esprit. Cette soif intérieure, loin d'être un signe de faiblesse spirituelle, est le commencement même de la vraie communion.

Cette intuition trouve une confirmation remarquable dans la langue même des Écritures. Le verbe hébreu *yada* (connaître), ne désigne presque jamais, dans l'Ancien Testament, une connaissance théorique ou livresque. C'est le même mot qui décrit la connaissance intime entre l'homme et la femme : « *Adam connut Ève, sa femme* » (*Genèse 4.1*). En hébreu, connaître Dieu n'est pas d'abord savoir des choses à son sujet, c'est entrer en contact vécu avec lui, dans une intimité qui engage toute la personne, et non seulement l'intelligence.

C'est précisément ce que la femme hémorragique a compris avant même d'avoir les mots pour le dire. Elle n'a pas cherché à comprendre Christ, elle a cherché à Le connaître, au sens plein du *yada* hébraïque : par le contact, par l'expérience, par la foi qui touche plutôt que par la raison qui explique. Et c'est cette même connaissance que la prière nous invite à rechercher aujourd'hui : non une accumulation de vérités sur Dieu, mais une communion vécue avec Dieu Lui-même.

L'Écriture nous offre une dernière image, véritablement saisissante, pour décrire ce que la prière accomplit. Dans l'Apocalypse, les prières des saints sont représentées comme des bols d'encens devant le trône de l'Agneau (5.8), et comme un encens qui s'élève jusqu'à Dieu avec ces prières (8.3-4). L'image est précise : notre prière est l'encensoir, le récipient, et Christ en nous est l'encens lui-

même. **Quand nous prions par l'esprit, cet encens divin s'élève vers le Père et remplit de sa fragrance toute la présence de Dieu.**

Cette image en rejoint une autre, plus intime encore, que l'apôtre Paul n'hésite pas à employer. Comparant l'union charnelle à l'union spirituelle, il écrit : « *Celui qui s'unit au Seigneur est avec lui un seul esprit* » (1 Corinthiens 6.17). Faisant écho, par contraste, à l'union conjugale où « *les deux deviendront une seule chair* » (Marc 10.8). La prière n'est donc pas un acte religieux ponctuel : elle est l'expression d'une union qui, comme celle d'un couple, se vit d'instant en instant. Un époux et une épouse ne cessent pas d'être unis entre deux conversations ; leur communion demeure, silencieuse ou parlée, présente même dans le travail séparé de la journée. Il en va de même de notre union avec Christ : la prière n'est pas ce qui crée cette communion, mais ce qui l'exprime, la fait monter, comme l'encens qui s'élève d'un cœur déjà uni au sien.

Mais si nous ne prions pas, Christ est en nous sans être l'encens qui monte : Il demeure dans le récipient sans s'exprimer. La prière est donc le geste par lequel nous ouvrons l'encensoir et donnons au Christ intérieur l'occasion de s'élever vers le Père. **Ce n'est pas une prière pour nos besoins pratiques : c'est une prière pour l'expression du Christ.**

II. La libération de la vie toute-suffisante de Christ

La prière n'arrache rien à un Dieu réticent, elle ouvre le canal d'une vie déjà donnée.

Le canal de la miséricorde

Lorsque la femme hémorragique toucha le vêtement de Jésus et fut instantanément guérie, Jésus déclara : « *Quelqu'un m'a touché, car j'ai senti qu'une force était sortie de moi* » (Luc 8.46).

Ces paroles nous ouvrent une fenêtre sur le mystère de la prière efficace. Il ne s'agit pas seulement d'une transaction extérieure où Dieu répond à notre demande. Non, il se passe quelque chose de bien plus profond : une communication réelle de la vie divine, un transfert de la puissance de Christ vers celui qui croit. **La prière de la foi devient le canal par lequel la vie toute-suffisante de Christ se déverse en nous.**

Car cette vie qui se déverse n'est pas une force neutre, comme un courant impersonnel. C'est la vie même du Ressuscité, et elle agit puissamment. Là où elle entre, elle ne laisse rien intact. Notre mauvais caractère, ces réflexes que nous traînons depuis des années, se trouvent comme paralysés devant cette présence plus forte que lui. Nos désirs charnels, qui criaient leur urgence l'instant d'avant, s'apaisent, non par notre effort, mais parce qu'une vie plus puissante a pris leur place. Et notre incrédulité elle-même, ce doute qui ronge la prière avant même qu'elle ne commence, cède devant l'évidence d'une Présence merveilleuse qui se manifeste. Ce n'est pas une version améliorée de nous-mêmes : c'est une autre vie qui prend le dessus et qui s'exprime enfin.

Cette vérité repose sur un fondement essentiel : Christ n'est pas simplement Celui qui nous donne la vie ; Il est notre vie : « *Quand Christ, votre vie, apparaîtra, alors vous apparaîtrez aussi avec lui dans la gloire* » (Colossiens 3.4).

Ce n'est pas « Christ qui nous donne la vie », mais « *Christ, votre vie.* » Il est Lui-même notre vie. Toute notre existence spirituelle est cachée en Lui, trouve sa source en Lui, dépend entièrement de Lui.

« *Je suis le chemin, la vérité et la vie. On ne vient au Père qu'en passant par moi* » (Jean 14.6).

« *En lui était la vie, et cette vie était la lumière des hommes* » (Jean 1.4).

« *Celui qui a le Fils a la vie ; celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie* » (1 Jean 5.12).

Ce que l'Écriture appelle la vie de Christ, *zoē* (vie) en grec, à distinguer de *bios* (vie naturelle), la simple vie biologique ; est la vie divine elle-même, incréée, éternelle. Jésus l'avait dit : « *Je suis venu afin que les brebis aient la vie et qu'elles l'aient en abondance* » (Jean 10.10).

La réaction de Christ : « Une force est sortie de moi ! »

Le terme grec est *dunamis* (puissance), la puissance, la force vive. Elle sort de Christ en réponse directe au contact de la foi : elle ne dépend pas du nombre de mains qui le touchent, mais de la foi qui anime un seul contact. Ses disciples eux-mêmes ne saisissaient pas cette distinction, comme le montre leur réaction étonnée : « *Tu vois la foule qui te presse, et tu dis : Qui m'a touché ?* » (Marc 5.31).

La foule pressait Jésus de toutes parts, le bousculait, sans que cela produise quoi que ce soit. C'est là toute la différence : être pressé par la foule n'est pas toucher Christ dans la foi. La proximité physique ne suffit pas, s'avancer seulement ne suffit pas ; seul le contact animé par la foi libère la *dunamis* de Christ. La différence : la foi qui veut quelque chose : « *Ne t'ai-je pas dit que, si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ?* » (Jean 11.40). Christ n'est pas seulement celui qui fait des choses pour nous, il est celui dont la vie elle-même se communique à ceux qui s'approchent dans la foi. Ce n'est pas d'abord une transaction mais une transmission.

A. B. Simpson le formulait ainsi : Christ n'est pas seulement notre Sauveur, il est notre Vie. Et cette vie ne reste pas en lui comme dans un réservoir fermé : elle cherche à se répandre, à couler vers ceux qui en ont soif.

« Toute la vérité »

Le récit ne s'arrête pas au moment où la force est sortie de Christ. Marc poursuit : « *La femme, effrayée et tremblante, sachant ce qui s'était passé en elle, vint se jeter à ses pieds, et lui dit toute la vérité* » (Marc 5.33).

Voilà le seul geste possible devant une action réelle de Dieu : se jeter à ses pieds, et tout dire. Non pas une partie de la vérité, gardée pour soi par prudence ou par pudeur : toute la vérité. Cette femme ne pouvait plus prétendre, plus négocier, plus garder une distance polie : elle savait, dans son corps même, que quelque chose de réel venait de se produire. Et c'est précisément cette certitude intérieure qui la jette aux pieds de Jésus, sans calcul, sans retenue.

Il en va de même pour nous. Seule la force de Christ est capable d'accomplir quelque chose de réel en nous, rien d'autre. Aucune méthode, aucun discours, aucune émotion suscitée par l'ambiance d'une réunion, ne produit cette certitude tranquille que quelque chose a véritablement changé. Et

c'est précisément lorsque nous voyons cette action authentique de Dieu dans notre vie que nous nous jetons, nous aussi, à ses pieds pour nous offrir, pour Lui confier toute notre existence : « *en esprit et en vérité* ». On sait quand c'est du vrai. On sait quand Dieu nous touche. Et l'on sait, tout aussi sûrement, quand ce n'est pas le cas ; quand ce n'est que du semblant évangélique, une forme sans la force qui devrait l'habiter.

A. W. Tozer, dans *Qui a mis Jésus sur la croix ?* écrivait : « Je me demande combien de chrétiens, de nos jours, se sont vraiment et complètement abandonnés à Jésus-Christ comme Seigneur. Nous sommes très occupés à dire aux gens d'« accepter Christ » et ce mot semble être le seul que nous employons. Nous organisons une acceptation sans douleur, sans renoncement. »

La nature de la force, la vie toute-suffisante de Christ

Cette vie de Christ est toute-suffisante. Elle contient en elle-même tout ce qui est nécessaire : « *Sa divine puissance nous a donné tout ce qui est nécessaire à la vie et à la piété en nous faisant connaître celui qui nous a appelés par sa propre gloire et par sa force* » (2 Pierre 1.3).

Remarquons ce mot : tout. Avons-nous besoin de sagesse ? Christ est notre sagesse. De sainteté ? Christ est notre sainteté : « *Christ est devenu pour nous sagesse venant de Dieu, mais aussi justice, consécration et rédemption* » (1 Corinthiens 1.30). Tout est résumé dans une Personne. En Lui habite corporellement toute la plénitude de la divinité (Colossiens 2.9).

Ce n'est pas une vie améliorée, purifiée, sanctifiée par nos efforts. C'est une vie entièrement nouvelle, la vie même de Christ reproduite en nous par le Saint-Esprit. Tozer l'a exprimé avec force : « Le chrétien ne vit pas une vie meilleure, il vit par une Vie meilleure. » Et c'est Dieu Lui-même qui produit en nous le vouloir et le faire : « *Car Dieu est celui qui produit en vous le vouloir et le faire pour son projet bienveillant* » (Philippiens 2.13).

Les Écritures ne sont pas d'abord un livre de connaissance, mais un livre de vie. Dès le jardin d'Éden, Dieu avait placé l'homme devant deux arbres : l'arbre de vie et l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Si nous prenons de l'arbre de la connaissance, même de la connaissance biblique ou théologique, nous n'obtenons que du vide spirituel. Seul ce qui est pris de l'arbre de la vie est vie pour nous. Cette loi s'applique à tout ce que nous recevons des Écritures et de la prière : si nous approchons Christ comme un système doctrinal, même s'il est correct, nous sortirons avec de la mort ; si nous l'approchons comme la vie elle-même, pour le recevoir et le toucher, nous sortirons alors vivifiés.

Witness Lee, dans *L'Expérience de Christ comme vie* : « Si vous voulez bien me demander ce que les Écritures enseignent, je dois vous dire qu'elles enseignent la question de la vie. Elles sont un livre de vie, nous révélant que Dieu est la vie pour nous en Christ par l'Esprit Saint. »

Cette perspective éclaire ce que nous voulons dire quand nous parlons de la vie « toute-suffisante » de Christ. Toutes les vies dans la création de Dieu, la vie végétale, la vie animale, la vie humaine, ne sont que des figures, des ombres, des types de la vraie Vie, qui est Christ Lui-même. Chaque beauté dans la création est un type de la beauté de Christ. Chaque richesse dans la variété des êtres vivants est un type des richesses de Christ. Et la puissance d'une graine qui perce la terre et s'élève vers la lumière malgré tout obstacle est un type de la puissance de résurrection de Christ : cette puissance que rien ne peut retenir ni restreindre. Avec Christ comme vie, par son Esprit, il y a en nous la vraie beauté, les vraies richesses et la vraie puissance de la résurrection. Et c'est précisément cette vie qui sortait de Lui quand la femme hémorragique Lui toucha le vêtement : pas seulement un secours ponctuel, mais la vie divine elle-même se communiquant à elle.

« *Le dernier Adam est devenu un Esprit vivifiant* » (1 Corinthiens 15.45). Par la résurrection, Christ n'est pas seulement monté au ciel comme un Sauveur historique qui accomplit des choses pour nous depuis le ciel. Il est devenu l'Esprit vivifiant, capable maintenant d'entrer en nous, d'habiter en nous, de vivre à travers nous, et de répandre en nous sa vie toute suffisante. Christ n'est plus seulement objectif et extérieur : il est devenu subjectif et intérieur, aussi présent que notre propre esprit.

Cette compréhension transforme la nature même de notre recherche de Dieu dans la prière. Si Christ est l'Esprit vivifiant qui habite notre esprit, alors prier n'est pas d'abord parler à quelqu'un de lointain ; c'est se tourner vers Celui qui est déjà là, au plus profond de notre être. C'est laisser la *dunamis* qui réside en Christ se communiquer librement à tout notre être. Et c'est pourquoi la femme hémorragique recevait instantanément : son contact n'était pas superficiel, il était spirituel, réel, de l'intérieur.

L'auteur de l'épître aux Hébreux nous invite à comprendre comment cette vie nous est communiquée :

« *Approchons-nous donc avec assurance du trône de la grâce, afin d'obtenir miséricorde et de trouver grâce, pour être secourus dans le temps opportun* » (Hébreux 4.16).

Le mot grec traduit par « assurance », *parrēsia* (assurance), signifie littéralement franc-parler, liberté de tout dire. Cette assurance ne repose pas sur notre performance spirituelle mais entièrement sur l'œuvre accomplie de Christ. Miséricorde, *eleos* (miséricorde), c'est la pitié divine qui s'émeut de notre faiblesse. Grâce, *charis* (grâce), c'est la faveur imméritée qui nous donne ce que nous ne méritons pas.

Quand le canal s'obstrue, la repentance nous libère

Dans la pensée hébraïque, le mot pour repentance est *teshuvah* (retour). Il vient du verbe *shuv* (revenir, retourner, opérer un demi-tour). Se repentir, dans cette perspective, n'est donc pas d'abord

pleurer sur sa faute : c'est revenir vers Celui dont on s'était éloigné. Jean-Baptiste l'annonçait déjà en ces termes : « *Produisez donc du fruit digne de la repentance* » (*Matthieu 3.8*).

Cette nuance change tout. La repentance n'est pas un acte ponctuel de culpabilité, c'est un mouvement de retour, aussi naturel et nécessaire que celui du fleuve qui retrouve son lit après en être sorti. Et c'est précisément pour cela que la repentance n'interrompt pas le flux de communion dont nous avons parlé : elle en est, au contraire, le geste qui le restaure. Là où le péché a dévié le courant, le retour : le *shuv* le ramène dans son cours.

Quand Jésus enseigne sur la prière, « *pardonne-nous nos péchés* » (*Luc 11.4*), le mot qu'il emploie en araméen, sa langue, est *sbevoq* (lâcher, envoyer au loin). C'est le geste même du bouc émissaire de Lévitique 16, sur lequel le grand prêtre posait les mains avant de l'envoyer au désert, chargé des péchés du peuple, d'où jamais ils ne revenaient. Prier ainsi, c'est invoquer l'œuvre accomplie une fois pour toutes par Christ : nos péchés sont envoyés au loin, et la communion est rétablie comme si rien ne s'était passé.

L'un des verbes hébreux du pardon est *nasa* (porter, soulever, enlever). Quand David écrit « *Heureux celui dont le péché est pardonné* » (*Psaume 32.1*). Il dit littéralement : heureux celui dont le péché est soulevé. Le pardon n'est pas une simple étiquette effacée, c'est un poids réellement enlevé, un fardeau que Dieu vient prendre sur ses propres épaules pour nous relever jusqu'à Lui.

Toute repentance authentique suit ainsi un même chemin en trois temps : courbés par la loi, le poids est révélé ; brisés par la repentance, on accepte de confesser le fardeau ; élevés par la grâce, Dieu soulève le poids de notre faute, et nous soulève avec Lui, vers Lui. Tout cela nous replace devant la face du Seigneur. C'est précisément de là, dit l'apôtre Pierre, que vient le rafraîchissement : « *Repentez-vous donc et convertissez-vous, pour que vos péchés soient effacés, afin que des temps de rafraîchissement viennent de devant la face du Seigneur* » (*Actes 3.19*).

Pierre ne dit pas seulement que le rafraîchissement vient « de Dieu » en général ; il vient de « *devant sa face* ». Et nous avons déjà parlé de ce cri de David : « *Je cherche ta face, Éternel !* » (*Psaume 27.8*). La repentance n'apporte donc pas seulement un soulagement intérieur : elle nous replace devant cette même face que nous cherchons depuis le commencement de ce chapitre. Le péché nous avait rendus lourds, opaques, éloignés ; la repentance, dans le sang de Christ, nous y ramène puissamment.

Nous avons déjà rencontré, dans l'introduction de ce chapitre, cette femme courbée depuis dix-huit ans, incapable de se redresser elle-même (*Luc 13.11*). Nous l'avions lue comme une image de toute faiblesse humaine. Mais elle est plus précisément encore une image de ce chemin en trois temps : courbée par des années de fardeau invisible, cette femme ne pouvait que recevoir la parole et le geste de Jésus pour être redressée. La grâce seule peut redresser un homme courbé ; et quand Dieu redresse, la seule réponse qui convienne est celle de cette femme : elle glorifia Dieu.

Mais il est une réalité dont l'Écriture parle avec une clarté que nous n'avons pas le droit d'atténuer : la vie de Christ coule dans un canal qui peut être obstrué. Le Psaume 66.18 le dit sans détour :

« Si j'avais eu des pensées mauvaises dans le cœur, le Seigneur ne m'aurait pas écouté » (Psaume 66.18).

« Ce sont vos iniquités qui mettent une séparation entre vous et votre Dieu ; ce sont vos péchés qui lui cachent votre face et l'empêchent de vous écouter » (Ésaïe 59.2).

« Vous demandez et vous ne recevez pas, parce que vous demandez mal, dans le but de satisfaire vos passions » (Jacques 4.3).

Roy Hession, dans *La Route du Calvaire*, a formulé cette réalité avec une simplicité saisissante : la vie divine est comme un fleuve qui cherche à couler, mais le moi non brisé, les péchés non confessés, les rancœurs non abandonnées sont autant de barrages qui en bloquent le cours. Ce n'est pas Dieu qui retient le fleuve, c'est nous qui construisons les barrages. La repentance n'est pas d'abord un état émotionnel : c'est l'acte par lequel nous ôtons ce qui obstrue le canal.

« Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous les pardonner et pour nous purifier de toute iniquité » (1 Jean 1.9).

La véritable confession rouvre toujours le canal. Elle ne mérite pas la grâce, mais elle la reçoit abondamment.

Leonard Ravenhill, avec la rudesse prophétique qui caractérisait son ministère, osait dire que la grande maladie de l'Église n'était pas l'ignorance de la doctrine mais l'absence de repentance profonde. Car une conscience alourdie de péchés non confessés ne peut s'approcher avec assurance du trône de la grâce : elle s'en éloigne. La repentance n'est pas la porte d'entrée dans la morale chrétienne, elle est la porte d'entrée dans la prière qui touche.

Quand le canal est réouvert par la repentance, il révèle que la vie divine ne coule pas seulement à sens unique, elle circule en un cycle vivant et croissant. La communion rouvre la conscience intérieure ; la conscience intérieure produit la lumière ; la lumière révèle la souillure ; la souillure confessée attire la purification du sang de Christ (1 Jean 1.7) ; et cette purification produit une onction plus fraîche et plus profonde de l'Esprit (1 Jean 2.27). Puis cette onction approfondie produit à son tour plus de communion. C'est un cycle qui ne s'arrête jamais.

Ce cycle n'est certainement pas une doctrine : c'est la description exacte de ce qui se passe dans l'intérieur d'un croyant qui marche avec le Seigneur. Comme les roues d'une voiture qui tournent cycle après cycle pour avancer, le chrétien croît en profondeur cycle après cycle en communion, en

lumière, en confession, en purification et en onction : « C'est ici la voie de la croissance spirituelle authentique » (Serge Tarassenko).

Voici donc ce que la prière de la foi libère : non pas une énergie impersonnelle, mais la vie même de Christ : toute-suffisante, toujours disponible, toujours adéquate. Et cette vie coule librement dans le canal maintenu ouvert par la foi et la repentance.

Cette vie n'est pas seulement suffisante pour aujourd'hui : elle porte en elle une espérance qui ne déçoit jamais, car : « *L'espérance ne trompe point, parce que l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné* » (Romains 5.5).

Le même Esprit, qui fait couler la vie de Christ en nous aujourd'hui, est celui-là même qui garantit que cette communion ne s'épuisera jamais : ni aujourd'hui, ni demain, ni dans l'éternité qui vient. La communion est le canal. La communion ininterrompue est le secret. La communion est tout, et cette communion, commencée maintenant dans la foi, ne connaîtra jamais de fin.

III. Kadesh et le secret de la vie en abondance

On ne frappe pas le Rocher une seconde fois, on Lui parle, simplement, chaque jour.

Christ est ce Rocher

« Ils ont tous bu le même breuvage spirituel, car ils buvaient à un rocher spirituel qui les suivait, et ce rocher était Christ » (1 Corinthiens 10.4).

Le rocher du désert était Christ. Non pas simplement une image de Christ, mais Christ lui-même, présent et agissant dans l'histoire d'Israël, source de vie pour son peuple pèlerin.

Avant d'entrer dans l'épisode de Kadesh lui-même, je vous invite à contempler quelque chose de magnifique : la ligne ininterrompue de l'eau vive qui parcourt les Écritures, du commencement jusqu'à la fin. Ce n'est pas une série de métaphores isolées : c'est une seule et même réalité qui se révèle progressivement à travers les siècles.

En Genèse 2, une rivière sortait du jardin pour arroser la terre. En Exode 17, l'eau vive coulait du Rocher frappé dans le désert. En Nombres 21, c'est le puits dont jaillit l'eau pour Israël en marche vers la Terre promise. Dans les Psaumes, ce courant vivant chante à plusieurs reprises. En Ézéchiel 47, c'est un fleuve qui sort du temple et grossit en allant vers l'est, devenant une rivière qu'on ne peut plus traverser, porteuse de vie partout où elle passe. Et quand le Seigneur Jésus vient, Il déclare : *« L'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau qui jaillira jusque dans la vie éternelle » (Jean 4.14)*. Et à la fin, en Apocalypse 22, le fleuve d'eau de la vie jaillit du trône de Dieu et de l'Agneau.

Ce que ces images révèlent, c'est que Dieu a toujours eu un seul dessein : Se communiquer Lui-même à l'homme comme la source d'eau vive. Et Kadesh, ce lieu saint où l'on parle au Rocher, s'inscrit précisément dans cette ligne. L'épisode de Nombres 20 n'est pas un incident isolé dans l'histoire d'Israël : c'est un maillon dans la grande chaîne de l'eau vive qui va de la Genèse à l'Apocalypse. Parler au Rocher à Kadesh, c'est entrer dans ce fleuve éternel. C'est l'acte par lequel nous nous raccordons à la ligne de l'eau vive qui est Christ Lui-même, présent et actif tout au long de l'histoire du salut.

La promesse de Kadesh

Nombres 20 nous transporte à Kadesh, dont le nom hébreu est *Qadesh* (saint, sanctifié). C'est précisément en ce lieu saint que Dieu va révéler un secret sur la sainteté de l'accès à la source.

Cette même leçon, un homme la recevra de nouveau peu après, au seuil de la terre promise. Josué, face au chef de l'armée de l'Éternel, reçut cet ordre : « *Ôte tes souliers de tes pieds, car le lieu sur lequel tu te tiens est saint* » (Josué 5.15).

Se tenir sur une terre sainte exige qu'on en ôte ce qui nous appartient en propre, la poussière des chemins parcourus loin de Dieu. Communier avec Lui, ce n'est pas seulement venir à Lui pour être béni : c'est aussi venir dépouillé de tout ce qui pourrait encore nous retenir au sol profane d'où nous venons. C'est précisément ce même dépouillement que Kadesh avait déjà enseigné à Moïse : on n'entre pas dans la sainte communion avec ce que l'on porte encore du monde ou de soi-même.

L'eau manque. Le peuple murmure. Et l'Éternel parle à Moïse : « *Prends le bâton et convoque l'assemblée, toi et ton frère Aaron. Vous parlerez au rocher, sous leurs yeux, et il donnera son eau* » (Nombres 20.8). Dieu ne dit pas frappe le rocher, mais parle au rocher. Cette distinction est capitale.

Le sens profond de « parler au rocher »

Pour comprendre l'erreur de Moïse, nous devons revenir quarante ans en arrière, à Rephidim, près du mont Horeb : « *Tu frapperas le rocher, et il en sortira des eaux, et le peuple boira* » (Exode 17.6).

À Horeb, l'instruction était de frapper. À Kadesh, elle est de parler. Même besoin, même rocher symboliquement, mais deux instructions radicalement différentes.

Dans le livre des Nombres, nous pouvons dégager la logique typologique : le rocher à Horeb, frappé une seule fois, préfigurait la mort expiatoire de Christ :

« *Mais il était blessé à cause de nos transgressions, brisé à cause de nos fautes : la punition qui nous donne la paix est tombée sur lui, et c'est par ses meurtrissures que nous sommes guéris* » (Ésaïe 53.5).

« *Christ aussi a souffert, et ce une fois pour toutes, pour les péchés. Lui le juste, il a souffert pour des injustes afin de vous conduire à Dieu* » (1 Pierre 3.18).

« *Il s'est offert lui-même en sacrifice unique, une fois pour toutes* » (Hébreux 9.28).

Une fois pour toutes. Frapper à nouveau le rocher à Kadesh, c'était, dans la logique typologique, répéter ce sacrifice qui ne peut pas être répété. Moïse commit une double erreur : il suggéra que

Christ devait être frappé à nouveau, et il transforma en effort humain ce qui devait être simple communion.

« C'est aussi pour cela qu'il peut sauver parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu à travers lui, puisqu'il est toujours vivant pour intercéder en leur faveur » (Hébreux 7.25).

Parler au rocher, c'est l'image même de la prière chrétienne, ininterrompue : c'est s'adresser directement à Jésus-Christ ressuscité, dans la confiance d'une personne qui sait que tout a été accompli.

La pratique de la communion : lui parler, le plus souvent possible

L'erreur la plus commune des croyants est de compliquer ce qui est fondamentalement simple. Christ est très proche, Il est en nous par son Esprit. Il attend que nous lui parlions avec la confiance d'un enfant : *« Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos » (Matthieu 11.28).*

Nous buvons généralement dès que nous ressentons la soif, c'est le réflexe naturel. Mais la sagesse va plus loin : au moment où la soif se fait sentir, le corps est déjà en légère déshydratation. La pratique la plus sage n'est donc pas d'attendre le signal du besoin, mais de boire régulièrement, par anticipation, avant même que la soif ne se manifeste.

Il en va de même, et plus encore, pour notre communion avec Christ. Chercher Christ seulement quand nous ressentons un manque spirituel, c'est déjà avoir attendu trop longtemps. La vraie communion ne se règle pas sur nos sensations humaines, elle devance le besoin, elle cultive la soif de Christ même quand, en apparence, nous n'en ressentons pas l'urgence. David l'avait compris : *« Ô Dieu, tu es mon Dieu, je te cherche dès l'aube ; mon âme a soif de toi, mon corps soupire après toi, dans une terre aride, desséchée, sans eau » (Psaume 63.1).*

Chercher dès l'aube, ce n'est pas seulement chercher tôt dans la journée, c'est chercher avant que le besoin ne crie, par fidélité plutôt que par réaction. C'est cultiver une soif de Christ qui ne dépend pas de ce que nous ressentons dans l'instant, mais d'une décision constante de demeurer dans le flux de la Vie.

Être un chrétien intérieur et non extérieur : telle est la simplicité radicale que l'Évangile nous propose. Je ne parle pas de consulter des règles et des principes de la sagesse humaine, mais simplement : est-ce que le courant de la vie divine coule librement en moi dans ma communion ? Cette conscience intérieure, ce sens de la vie, est le cadeau que le Saint-Esprit donne à celui qui marche dans la vraie

communion. Parler au Rocher n'est pas seulement un acte réservé aux moments de prière : c'est une orientation permanente de notre esprit vers Christ, tout au long de la journée.

La vie chrétienne pratique dans son secret le plus profond tient en peu de mots : aller vers Christ dès que l'on peut le faire. Lui parler et s'affectionner « *aux choses d'en haut, et non à celles qui sont sur la terre* » (*Colossiens 3.2*). Le plus souvent possible. Dans les moments de crise et dans les instants ordinaires. Non pas pour accomplir un devoir religieux mais pour recevoir ce que lui seul peut donner : sa vie en abondance.

Nous pouvons pousser encore plus loin dans la simplicité. En nous appuyant sur la promesse de Joël reprise par Paul : « *Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé* » (*Romains 10.13*), nous voyons que l'acte le plus fondamental et le plus puissant de la prière, la forme la plus directe de « parler au Rocher », est simplement d'invoquer le nom du Seigneur. Non pas une prière élaborée, un discours théologique ou une discipline complexe. Simplement : « Seigneur Jésus ! » Cet appel ouvre tout l'être humain, esprit, âme et corps, à la vie divine ; à sa lumière et à sa puissance. Ce « sauvé » peut être compris dans son sens le plus plein : délivré, secouru, enrichi, vivifié.

Voilà ce que c'est que de « parler au Rocher », de « toucher le bord de son vêtement », dans sa forme la plus élémentaire et la plus efficace : prononcer son nom avec foi, tourner notre esprit vers Lui sans se relâcher, et recevoir la vie qui découle de ce contact. La profondeur de la prière ne se mesure pas à l'éloquence de nos paroles, à leur longueur, mais à la réalité de notre contact avec Christ dans l'esprit. Et Christ, qui est l'Esprit vivifiant, répond à cet appel avec la même immédiateté que le Rocher de Kadesh qui donna ses eaux au simple commandement de la parole.

Cette réalité ; appeler le nom du Seigneur, lui parler tout au long du jour, peut se comprendre à travers une image simple et profonde : la respiration. Prier, ce n'est pas d'abord rédiger une liste de demandes pour les présenter au Seigneur. Prier, c'est respirer spirituellement. L'air spirituel, c'est le Seigneur Lui-même. Et cet air est partout disponible, à chaque instant. Nous pouvons le respirer en conduisant notre voiture, en préparant un repas, en marchant dans la rue. Un simple « Ô Seigneur... tu es ma victoire... tu es ma vie... tu es ma spiritualité ! » venant du plus profond de notre être est une inspiration spirituelle réelle. Ce n'est pas réduire la prière à une formule, c'est découvrir que la prière dans son état le plus naturel est aussi simple et aussi vitale que le souffle. Tout comme la respiration ne s'arrête pas, la communion ne doit pas s'interrompre. C'est la signification profonde de l'exhortation apostolique : « *Priez sans cesse* » (*1 Thessaloniens 5.17*).

Andrew Murray formulait cela avec la clarté d'une conviction forgée dans l'expérience : « Toute notre relation avec Dieu dépend de notre compréhension de ce qu'est la prière : non pas nos efforts pour atteindre Dieu, mais notre réception de ce que Dieu a déjà préparé pour nous en Christ. »

Luc ouvre l'une des paraboles de Jésus par une clef qui en livre d'emblée le sens : « *Jésus leur adressa une parabole, pour montrer qu'il faut toujours prier, et ne point se relâcher* » (*Luc 18.1*). Le Seigneur nous invite à porter devant Lui nos besoins avec une persévérance qui ne se décourage jamais ; la

veuve de la parabole revient sans cesse vers le juge. Mais l'insistance qu'Il loue n'est pas d'abord une technique pour arracher des réponses. « *Toujours prier* », c'est demeurer tourné vers Lui sans interruption. Oui, Dieu nous demande de prier pour nos besoins ; mais Il nous demande surtout de prier pour communier avec Christ. La demande n'est que la porte ; la communion est la maison. Nous pouvons très bien demeurer dans un esprit de prière dans toutes nos activités ; nul besoin d'être à genoux toute la journée.

La tradition juive avait pressenti ce déplacement. La *Mishna* met en garde contre la prière devenue *keva* (routine fixe, récitation machinale) : « Celui qui fait de sa prière une chose fixe, sa prière n'est plus supplication » (Berakhot 4.4). La vraie prière requiert la *kavana* (l'intention du cœur, la présence attentive à Dieu). Plus tard, les maîtres hassidiques donneront à cette intériorité son nom le plus profond : la *devekout* (l'attachement, le collage à Dieu), cet état où l'âme ne cherche plus les dons, mais le Donateur, et s'unit à Lui d'instant en instant. Rabbi Nahman de Breslov enseignait pareillement la *hitbodedout* (l'entretien solitaire), l'habitude de parler à Dieu comme à un ami, tout au long du jour, de tout ce qui remplit le cœur.

Les mystiques chrétiens ont marché sur ce même sentier. Frère Laurent apprit à « pratiquer la présence de Dieu » jusque dans sa cuisine, faisant de chaque tâche une occasion de communion silencieuse. Thérèse d'Avila définissait l'oraison comme un commerce intime d'amitié, un entretien fréquent et seul à seul avec Celui dont nous savons qu'Il nous aime. Et Augustin, en une formule qui résume toute prière, avouait : « Tu nous as faits pour toi, et notre cœur est sans repos jusqu'à ce qu'il repose en toi ! » Toujours prier, ce n'est donc pas lasser le Ciel de nos requêtes : c'est laisser notre cœur revenir, encore et encore, se reposer en Celui qui est déjà notre vie.

La communion qui produit l'intercession

Les Écritures nous offrent un portrait magnifique de la communion vivante dans le récit de Genèse 18. Abraham, que la Bible appelle l'ami de Dieu (2 Chroniques 20.7 ; Ésaïe 41.8 ; Jacques 2.23), reçut le Seigneur comme un hôte intime. Il lui offrit le repas, s'assit près de Lui (Genèse 18.1-8). Ce n'est pas Abraham qui vint au Seigneur avec une liste de demandes. C'est le Seigneur qui vint rendre visite à son ami. Et Abraham Lui ouvrit simplement sa maison, son temps, sa présence. C'est cela la communion : laisser le Seigneur venir, le recevoir, lui faire de la place, prendre du temps sans lui couper la parole.

Il y a quelque chose de précieux à noter : Abraham ne demanda rien dans Genèse 18. C'est le Seigneur qui lui parla spontanément, lui annonçant que Sara aurait un fils (v. 10). En véritable ami, Abraham laissa le Seigneur parler, lui dire quelque chose. Combien de nos prières ressemblent davantage à un monologue que nous adressons à Dieu qu'à une conversation où nous le laissons parler ? La vraie

communion commence quand nous cessons de remplir tout le silence de nos propres paroles, et que nous donnons au Seigneur l'espace pour nous dire quelque chose.

Après le repas, le Seigneur et ses anges se lèvent pour partir. Et le verset 16 dit qu'Abraham alla avec eux pour les conduire, il les accompagna. Ce geste est éloquent : Abraham n'était pas prêt à quitter la présence du Seigneur. C'est de cet amour pour la présence, de ce refus de se séparer trop vite, que naquit le fardeau d'intercession. Car aussitôt après, au verset 17, l'Éternel se dit : « *Cacherais-je à Abraham ce que je vais faire ?* » L'intimité de la communion avait ouvert le cœur de Dieu. Il ne pouvait pas cacher ses intentions à son ami intime. L'intercession véritable ne vient pas de nous, elle vient du Seigneur qui, trop plein de son dessein, le confie à celui qui demeure dans sa présence.

Les anges partis vers Sodome, Abraham demeura devant l'Éternel (v. 22). Il resta. Et c'est alors qu'il intercédait pour Lot, sans jamais prononcer son nom directement, parce qu'entre amis intimes, il n'est pas toujours nécessaire de tout expliciter. Le Seigneur avait besoin de quelqu'un pour prier afin de pouvoir agir : c'est le principe même de la nouvelle création. Dieu associe toujours un homme à ses desseins. Genèse 19.29 le confirme : « *Lorsque Dieu détruisit les villes de la plaine, il se souvint d'Abraham et fit sortir Lot du milieu de la catastrophe.* » L'intercession avait porté son fruit. Non par une méthode, mais par une amitié.

Se mettre en retrait pour demander l'essentiel

« *Quand tu pries, entre dans ta chambre, ferme ta porte et prie ton Père qui est là dans le lieu secret ; et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra* » (Matthieu 6.6).

Il s'agit d'un mouvement intérieur par lequel nous nous détournons des distractions extérieures et nous nous tournons vers le sanctuaire de notre esprit où Christ habite. C'est dans ce retrait que nous pouvons demander l'essentiel : « *Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par-dessus* » (Matthieu 6.33).

« *D'abord le Royaume* », c'est-à-dire le règne de Dieu, la souveraineté de Christ dans notre vie. Quand nous cherchons d'abord Christ Lui-même, quand notre prière se concentre sur Lui plutôt que sur nos besoins, alors tout le reste nous est ajouté. Pourquoi ? Parce que Christ contient tout le reste.

« *Je demande à l'Éternel une chose, que je désire ardemment : je voudrais habiter toute ma vie dans la maison de l'Éternel pour contempler la beauté de l'Éternel et pour méditer dans son temple* » (Psaume 27.4).

Une seule chose. Non pas dix choses, ni même deux. C'est aussi le choix de Marie de Béthanie, qui avait choisi d'être assise aux pieds de Jésus plutôt que de s'affairer comme Marthe. Jésus répondit à Marthe :

« *Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu t'agites pour beaucoup de choses, mais une seule est nécessaire. Marie a choisi la bonne part, elle ne lui sera pas enlevée* » (Luc 10.41-42).

La bonne part, c'est Christ lui-même, sa présence, sa parole, sa communion. Tout le reste, aussi nécessaire soit-il apparemment, est secondaire. Tozer l'avait perçu avec une lucidité prophétique : « l'homme qui cherche Dieu d'abord n'est pas un contemplatif retiré de la réalité, c'est l'homme le plus efficace, parce qu'il agit depuis un centre et non depuis une périphérie ».

Cette même page nous met aussi en garde contre ce que nous pourrions appeler les « brise-communions ». L'auteur de l'épître aux Hébreux le nommait déjà avec précision : « *Rejetons tout fardeau, et le péché qui nous enveloppe si facilement, et courons avec persévérance dans la course qui nous est proposée* » (Hébreux 12.1).

Remarquons la distinction : non pas seulement « le péché », mais aussi « tout fardeau », tout ce qui, sans être nécessairement mauvais en soi, alourdit notre course et ralentit notre élan vers Dieu. Trop de temps passé devant les écrans, les lectures profanes, les divertissements sans mesure, une multitude d'occupations légitimes en elles-mêmes, comme celles de Marthe, et même certaines relations qui nous éloignent de Dieu plus qu'elles ne nous en rapprochent : **toutes ces choses sont de tels fardeaux**. Marie avait choisi la meilleure part, non par mépris du service, mais parce qu'elle avait discerné ce qui, dans l'instant, valait davantage que tout le reste.

Voilà le secret de Kadesh dans toute sa simplicité glorieuse : la communion avec Christ ressuscité remplace l'effort religieux. Parler au Rocher, c'est entrer en communion avec Lui. Et de cette communion jaillit naturellement tout ce dont nous avons besoin. Le secret n'est jamais dans ce que nous faisons, mais dans Celui avec qui nous sommes en communion. Cultivez cette communion, et tout le reste suivra.

Il faut aller plus loin encore. Kadesh ne désigne pas seulement le lieu où l'on apprend à parler au Rocher plutôt qu'à le frapper, il porte en son nom même ce que ce Rocher est pour nous. Car Christ est devenu pour nous, dit l'apôtre, « *sagesse, justice et sanctification et rédemption* » (1 Corinthiens 1.30) : Il est notre sanctification. Se tenir à Kadesh, c'est donc se tenir en Lui. Il ne s'agit pas de conquérir la sainteté par l'effort, comme Moïse le crut un instant en frappant le Rocher, mais la recevoir, comme l'eau du Rocher, de celui qui est notre sainteté. **La sainteté n'est plus une conquête : elle est une communion.**

Quelle grâce nous est ainsi faite ! Ce n'est pas notre sainteté que nous avons à produire, mais la sienne que nous recevons par la foi, dès l'instant où nous touchons le Rocher. C'est dans cette communion

de prière, dans ce contact renouvelé avec sa personne qui demeure en nous, qu'Il illumine les yeux de notre cœur (Éphésiens 1.18) pour qu'ils voient enfin ce qui était déjà vrai : qu'Il est lui-même notre sainteté.

Si l'Église, dans son ensemble, ne négligeait jamais ce secret de Kadesh ; si chaque membre du corps de Christ demeurait fidèlement attaché à la communion avec le Chef plutôt qu'à l'effort religieux ou à l'agitation des œuvres ; le corps tout entier connaîtrait une santé spirituelle que peu osent encore espérer aujourd'hui. Car c'est de lui, et de lui seul, que vient la croissance véritable :

« C'est de lui, et grâce à tous les liens de son assistance, que tout le corps, bien coordonné et solidement assemblé, tire son accroissement selon la force qui convient à chacune de ses parties, et s'édifie lui-même dans la charité » (Éphésiens 4.16).

Tant de divisions, tant d'épuisement, tant de querelles, tant de stérilité dans le corps de Christ aujourd'hui ne viennent pas d'un manque de zèle ou de structure : ils viennent d'un détachement, parfois subtil, d'avec le Chef lui-même. Revenir au secret de Kadesh n'est donc pas seulement une discipline personnelle : c'est la condition même de la santé collective de l'Église.

IV. La Trinité : Source et Fontaine de notre Vie

Le Père est la source, le Fils est la fontaine, l'Esprit est le fleuve : une seule vie, donnée sans mesure.

Le fondement est Christ notre vie

Nous avons découvert que Christ est notre vie, que la prière est le point de contact spirituel par lequel cette vie se communique à nous, et que le secret de Kadesh consiste à parler au Rocher vivant plutôt qu'à le frapper dans l'effort religieux. Mais pour pénétrer plus profondément dans ce mystère glorieux, nous devons contempler l'architecture divine elle-même : comment la vie éternelle procède du Père, se manifeste dans le Fils, et jaillit en nous par l'Esprit.

L'architecture divine de la vie

L'Écriture nous donne, avec une cohérence remarquable, l'architecture trinitaire de cette vie communiquée à l'homme. Chaque Personne de la Trinité joue un rôle spécifique, distinct mais harmonieux, dans cette communication de la vie.

Voici une illustration remarquable pour comprendre comment les trois Personnes de la Trinité se rapportent l'une à l'autre dans le don de la vie : « *Que la grâce du Seigneur Jésus-Christ, l'amour de Dieu et la communion du Saint-Esprit soient avec vous tous* » (2 Corinthiens 13.13). Ces trois éléments ne sont pas juxtaposés par hasard. L'amour est la source intérieure invisible, le cœur même de Dieu. La grâce est l'expression de cet amour rendu visible et accessible. Et la communion est la transmission de cette grâce jusqu'à nous. Nous pouvons appliquer ce schéma à la Trinité : le Père est l'amour-source ; le Fils est la grâce-expression ; et l'Esprit est la communion-transmission. La vie divine ne nous parvient pas directement depuis le Père, elle nous arrive par le Fils, et le Fils nous la transmet par l'Esprit. C'est là, dans le courant de l'Esprit, que nous recevons la vie. Et c'est là que la prière nous conduit : dans la communion même du Dieu Trinitaire.

Le Père est la vie dans son principe originel

« En effet, tout comme le Père a la vie en lui-même, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en lui-même » (Jean 5.26).

Le Père possède la vie en Lui-même. Cette vie n'est dérivée de personne, ne dépend de rien, existe de toute éternité. Il est la source cachée, invisible mais réelle, origine de toutes les eaux qui en descendent : « *Le seul qui possède l'immortalité, qui habite une lumière inaccessible, qu'aucun homme n'a vu ni ne peut voir* » (1 Timothée 6.16).

Le Fils est la fontaine, l'expression visible et le moyen d'accès

« *En lui habite corporellement toute la plénitude de la divinité* » (Colossiens 2.9). Le Père reste inaccessible en lui-même, mais Il se révèle pleinement dans le Fils : « *Personne n'a jamais vu Dieu ; Dieu le Fils unique, qui est dans l'intimité du Père, nous l'a fait connaître* » (Jean 1.18).

Le Fils est comme le jaillissement de la source cachée au cœur du « Rocher » : en lui, l'eau enfouie dans la profondeur surgit au jour, rendue visible et accessible. En lui, la vie invisible du Père devient visible, l'inaccessible devient accessible.

L'Esprit est le fleuve, l'eau vive appliquée en nous

« *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Celui qui croit en moi, des fleuves d'eau vive couleront de son sein, comme l'a dit l'Écriture* » (Jean 7.37-38).

« *Il dit cela à propos de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui* » (Jean 7.39).

« *En effet, la loi de l'Esprit qui donne la vie en Jésus-Christ m'a libéré de la loi du péché et de la mort* » (Romains 8.2).

« *Lui me glorifiera, parce qu'il prendra de ce qui est à moi et vous l'annoncera* » (Jean 16.14).

Voici donc l'architecture divine de la vie : le Père est la source cachée, le Fils est le jaillissement manifesté, l'Esprit est le fleuve qui coule en nous. Comme l'a exprimé Watchman Nee, le Père est la source d'où tout procède, le Fils en est le jaillissement, et l'Esprit le fleuve qui la répand jusqu'en nous. Cette progression peut aussi se dire : le Père est la vie au-dessus de nous, le Fils est la vie venue à nous, l'Esprit est la vie en nous. Trois Personnes, un seul mouvement de grâce, une seule vie divine communiquée à l'âme qui croit.

« *C'est par Christ que nous avons les uns et les autres accès auprès du Père, dans un même Esprit* » (Éphésiens 2.18).

Cette architecture trinitaire peut être développée avec une précision qui enrichit considérablement ce que l'Écriture nous enseigne. Il faut distinguer la Trinité dans son essence éternelle, le mystère ineffable de l'être divin, de la Trinité dans son économie, c'est-à-dire dans le mouvement par lequel

Dieu se dispense à l'homme. Dans cette économie divine, le Père est la source première et invisible ; le Fils est l'expression visible et le moyen d'accès ; et l'Esprit est l'application intérieure, Dieu devenu notre expérience quotidienne la plus intime. Ces trois mouvements ne sont pas chronologiques mais simultanés : à chaque instant de la prière, nous recevons du Père, par le Fils, dans l'Esprit.

Witness Lee insistait particulièrement sur le fait que le Fils, par la mort et la résurrection, est devenu l'Esprit vivifiant (1 Corinthiens 15.45). Cela signifie que le Père, le Fils et l'Esprit ne sont pas trois réalités séparées que nous aurions à rejoindre successivement ; ils sont un seul mouvement de vie divine se communiquant à l'homme. Quand nous prions « Père » dans le nom de « Jésus » par l'Esprit, nous ne faisons pas trois actes distincts : nous nous ouvrons à une seule réalité trinitaire qui nous enveloppe et nous pénètre. La prière est l'endroit où cette réalité devient expérience vivante.

Pour illustrer cette unité dans le courant divin, nous pouvons utiliser l'image de l'électricité. Dans une même pièce, plusieurs lampes peuvent être physiquement séparées, mais elles sont toutes une dans le courant qui les traverse. Dès qu'une lampe est branchée au courant, elle est une avec toutes les autres ; qu'elles soient dans la pièce d'à côté ou à l'autre bout du monde. Ainsi, tous les croyants qui sont dans la communion de la vie sont un, non pas par organisation humaine, mais par le courant divin du Dieu Trinitaire qui coule en eux tous.

Cette eau vive n'arrive pas en nous comme une influence extérieure ou un sentiment vague. Elle entre dans notre esprit humain et y fait sa demeure. Notre esprit est sa résidence, la maison que le Dieu Trinitaire s'est choisie pour habiter en nous. Ce n'est pas dans nos pensées que Christ habite, ni dans nos émotions, ni dans notre volonté : c'est dans le lieu le plus profond de notre être, là où l'Esprit rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu (Romains 8.16). C'est pourquoi la prière, l'acte de toucher Christ, de parler au Rocher, de demander à la source, est essentiellement un acte de l'esprit et non de l'âme. Nous ne prions pas depuis nos pensées ou depuis nos sentiments : nous prions depuis notre esprit, là où le Dieu Trinitaire a fait sa demeure.

Exégèse de Jean 4, le puits de Jacob

Revenons à la femme samaritaine, Jean nous rapporte cette rencontre extraordinaire, près du puits de Jacob : « *Là se trouvait le puits de Jacob. Jésus, fatigué du voyage, était assis au bord du puits. C'était environ midi* » (Jean 4.6).

Chaque détail est chargé de signification. Le puits de Jacob représente les efforts humains pour obtenir la vie : utile, impressionnant, mais symbole de la religion des œuvres. C'était environ midi, la sixième heure, heure de la chaleur maximale, de la soif la plus cruelle. Jean emploiera la même expression lors de la crucifixion (Jean 19.14), quand Jésus sera transpercé et qu'aussitôt jailliront de son côté ouvert du sang et de l'eau (Jean 19.34). L'eau vive jaillit du côté percé du Sauveur crucifié.

« Si tu connaissais le don de Dieu, et qui est celui qui te dit : Donne-moi à boire ! tu lui aurais toi-même demandé à boire, et il t'aurait donné de l'eau vive » (Jean 4.10).

« Toute personne qui boit de cette eau aura encore soif, mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif. Au contraire, l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau qui jaillira jusque dans la vie éternelle » (Jean 4.13-14).

Observons la progression : d'abord, Jésus donne l'eau. Mais ensuite, cette eau ne reste pas extérieure, elle devient en lui une source. Le mot grec traduit par « jaillir », *ballomenou* (jaillissant), évoque un mouvement dynamique, bondissant, exubérant. Nous n'avons plus à creuser un puits par nos efforts. Nous nous tournons vers l'intérieur, vers Christ en nous, et nous sommes alimentés par cette source jaillissante.

« Seigneur, donne-moi cette eau afin que je n'aie plus soif et que je n'aie plus à venir puiser ici » (Jean 4.15).

Voilà la prière de la foi dans sa simplicité la plus pure : « Seigneur, donne-moi, inonde moi, tu es ma vie ! » Pas de longs discours. Et Christ répond toujours à cette prière.

T. Austin-Sparks l'exprimait magnifiquement : « **La vie chrétienne n'est pas une lutte pour obtenir quelque chose de Dieu, mais une découverte progressive de tout ce que nous avons déjà en Christ.** Nous ne prions pas pour que Christ vienne en nous ; Il est déjà là avec toute sa plénitude. Nous prions pour que nos yeux soient ouverts à cette réalité glorieuse et que la vie qui est déjà en nous jaillisse librement. »

Contemplez cette architecture merveilleuse : le Père, le Fils, l'Esprit ; tous travaillant ensemble pour établir et maintenir notre communion avec Dieu. Car c'est là le but ultime de toute l'œuvre divine : non pas seulement nous sauver ou nous donner des bénédictions, mais nous ramener en communion permanente avec notre Créateur. La prière n'est rien d'autre que l'exercice de cette communion. Et dans cette communion se trouve le secret de la vie en abondance. Tout est communion.

Le fleuve du trône, l'horizon éternel

Jean avait contemplé cela dans la vision de la Jérusalem nouvelle :

« Puis l'ange me montra le fleuve d'eau de la vie, limpide comme du cristal, qui sortait du trône de Dieu et de l'Agneau. Au milieu de la place de la ville et de chaque côté du fleuve, il y avait un arbre de vie, produisant douze fruits, rendant son fruit chaque mois, et dont les feuilles servaient à la guérison des nations » (Apocalypse 22.1-2).

La chaîne typologique se referme. Le Rocher frappé à Horeb, le Rocher auquel on parle à Kadesh, la source jaillissante promise à la Samaritaine (Jean 4.14), les fleuves annoncés le grand jour de la fête (Jean 7.38) ; tout converge vers ce fleuve limpide qui sort du trône de Dieu et de l'Agneau. C'est le même fleuve, aux trois temps de l'histoire du salut, parvenu à sa destination éternelle. Ce que nous buvons dans la prière, par la foi, dans l'obscurité de ce temps-ci, coulera à ciel ouvert, intarissable, pour l'éternité.

Apocalypse 22 accomplit ce qui était annoncé dès Genèse 2, où Dieu plaça l'homme devant deux arbres : l'arbre de vie et l'arbre de la connaissance du bien et du mal. L'histoire humaine tout entière, depuis cette bifurcation originelle jusqu'à la Jérusalem nouvelle, est l'histoire de Dieu offrant sa vie à l'homme. En Apocalypse 22, l'arbre de vie réapparaît, non plus dans un jardin à l'entrée duquel on place des gardiens, mais librement accessible, de chaque côté du fleuve, ses feuilles servant à la guérison des nations. Tout obstacle est définitivement levé. Ce que la femme hémorragique cherchait à toucher, ce que le croyant cherche à saisir dans la prière, sera donné à découvert, en abondance, sans intermédiaire.

Le fleuve et l'arbre sont inséparables en Apocalypse 22 : le fleuve de la vie, l'Esprit, fait croître et nourrit l'arbre de vie : Christ. Ce que nous expérimentons partiellement dans la prière, dans la communion, dans les moments où la force sort de lui, est la réalité anticipée de ce que l'éternité déploiera pleinement. La prière n'est pas une discipline provisoire que l'éternité rendra inutile, elle est le prélude de la communion face à face que la Jérusalem nouvelle rendra permanente : « *Ils verront sa face, et son nom sera sur leurs fronts* » (Apocalypse 22.4).

David avait prié : « *Je cherche ta face.* » Ce cri, qui est l'âme même de toute prière authentique, trouvera son accomplissement éternel dans ce regard face à face. Les *tsitsit* portés extérieurement sur le vêtement, rappels provisoires de la sainteté de Dieu, seront remplacés par le nom même de Dieu gravé sur leurs fronts : intériorisé, permanent, définitif. Ce que la femme hémorragique touchait dans la foi et dans l'obscurité de la foule, nous le verrons face à face. Ce que nous cherchons dans la prière, nous le posséderons dans la vision.

« *Il n'y aura plus d'anathème* » (Apocalypse 22.3). Ce canal que la repentance doit maintenir ouvert dans ce temps-ci sera parfaitement et définitivement ouvert dans la Jérusalem nouvelle. Plus rien ne pourra obstruer le fleuve. Et : « *Ils règneront aux siècles des siècles* » (Apocalypse 22.5). C'est la pleine réalisation de ce que Matthieu 6.33 promettait : celui qui cherche d'abord le Royaume règnera éternellement avec Christ. La prière n'est pas seulement une discipline spirituelle pour aujourd'hui, c'est l'anticipation et le commencement de ce qui sera éternellement réel.

Conclusion

Ce que nous touchons aujourd'hui dans la foi, nous le verrons un jour face à face.

Précisons, avant de refermer ce chapitre, qu'il n'a parlé que d'une seule dimension de la communion : celle qui se vit dans la prière. La communion avec Dieu, dans sa plénitude, ne se limite cependant pas à la prière seule. Elle se nourrit aussi de la lecture et de la méditation des Écritures, et de la lecture d'autres ouvrages sérieux qui approfondissent notre connaissance de Dieu. La prière sans la Parole risque de devenir un sentiment sans fondement ; la Parole sans la prière risque de devenir une connaissance sans vie. C'est l'ensemble de ces disciplines, vécues ensemble, qui forme une communion véritablement globale.

L'image qui synthétise tout ce chapitre est celle du flux. La vie divine, vie du Père, exprimée dans le Fils, communiquée par l'Esprit, est un flux continu, une réalité dynamique qui cherche à s'écouler : *« Des fleuves d'eau vive couleront de son sein » (Jean 7.38).*

Ce flux n'est pas garanti automatiquement. Il suppose un canal ouvert. Et le canal s'ouvre et se maintient ouvert par une vie de prière simple, fréquente, interactive : aller vers Christ, lui parler, le plus souvent possible, dans l'esprit de recevoir : *« car il faut que celui qui s'approche de Dieu croie que Dieu existe, et qu'il est le rémunérateur de ceux qui le cherchent » (Hébreux 11.6).*

Simple, car ce n'est pas une technique mais une relation volontaire. Fréquente, car les trois présents continus de Matthieu 7.7 : continuez à demander, à chercher, à frapper, ne se conjuguent pas à l'occasionnel. Interactive, car la prière n'est pas un monologue adressé à un Dieu absent, mais un dialogue avec le Père qui voit dans le secret (Matthieu 6.6), le Fils qui intercède en notre faveur (Romains 8.34), et l'Esprit qui intercède en nous avec des soupirs inexprimables (Romains 8.26).

Et cet écoulement suppose, enfin, le renoncement à soi-même : *« Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge chaque jour de sa croix et qu'il me suive » (Luc 9.23).*

Ce renoncement n'est pas une mortification légaliste, c'est la liberté de ne plus être le centre de notre propre vie. Tant que le moi naturel occupe le trône, la vie de Christ ne peut se manifester pleinement. Mais quand nous acceptons de mourir à nous-mêmes, un échange glorieux se produit : *« ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi » (Galates 2.20).*

Roy Hession le formulait avec une rigueur évangélique : ce n'est pas la grandeur de notre prière qui importe, c'est la brisure de notre orgueil, le dépouillement de notre autosuffisance, qui ouvre le canal. Et c'est alors que la *dunamis* (la force vive de Christ), peut circuler librement.

Il y a un récit, dans le second livre des Rois, qui porte cette vérité à son point extrême. Élisée était mort, enseveli depuis déjà un certain temps. Des hommes, surpris par une bande de pillards alors qu'ils enterraient l'un des leurs, jetèrent précipitamment le corps dans le sépulcre du prophète : « *L'homme alla toucher les os d'Élisée, et il reprit vie et se leva sur ses pieds* » (2 Rois 13.21).

Ce mort n'avait ni foi consciente ni intention de toucher quoi que ce soit : il fut jeté là par accident, dans l'urgence. Et pourtant, la vie jaillit du simple contact avec ce qui restait d'Élisée. Le prophète avait demandé, au début de son ministère, une double portion de l'esprit d'Élie (2 Rois 2.9) ; et cette portion reçue avait été si réellement assimilée en lui qu'elle continuait de porter du fruit au-delà même de sa propre mort. Voilà ce à quoi nous sommes appelés : après une véritable croissance en Christ, étant morts à nous-mêmes, devenir à notre tour porteurs de vie pour tous ceux qui nous toucheront, qui nous côtoieront. Ce n'est plus seulement nous qui touchons le Rocher pour recevoir : c'est ce que le Rocher a déposé en nous qui devient, à son tour, un point de contact pour d'autres ; exactement ce que Jésus avait déjà annoncé en ces termes de fleuve qui coule de nous (Jean 7.38).

Le fleuve ne s'arrête pas en nous : il continue. La communion que nous avons décrite tout au long de ce chapitre n'est donc pas une fin en soi, repliée sur notre seul bien-être spirituel. Elle nous transforme progressivement en vases capables de transmettre, parfois sans même le savoir, ce que nous avons reçu : « *Jésus répondit : Quelqu'un m'a touché, car j'ai connu qu'une force était sortie de moi* » (Luc 8.46). Comme les ossements d'Élisée, notre simple présence, façonnée par des années de mort à soi-même et de communion vécue, peut devenir, dans la main de Dieu, l'occasion d'une résurrection pour quelqu'un d'autre.

« *Dieu peut vous combler de toute grâce afin que vous possédiez toujours à tout point de vue de quoi satisfaire à tous vos besoins et que vous ayez encore en abondance pour toute œuvre bonne* » (2 Corinthiens 9.8).

Notre responsabilité n'est donc pas de créer cette vie, de la produire par nos efforts, de la mériter par notre piété ou notre sagesse théologique. Notre responsabilité est simplement de toucher le Seigneur, de maintenir le canal ouvert par une vie de prière simple, fréquente, interactive.

Voici la définition sobre et exigeante de la personne spirituelle : c'est celle qui marche, agit et vit strictement dans la communion de la vie. Ce n'est pas celui qui a le plus de connaissances doctrinales ou le plus de dons spirituels, mais celui qui demeure fidèlement dans le flux vivant de la communion, et qui, par ce flux, est dirigé, nourri et vivifié dans chaque instant de son existence. C'est là le critère simple et décisif de la maturité spirituelle : la profondeur et la constance de notre communion avec le Christ vivant.

« Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par-dessus » (Matthieu 6.33).

Abraham nous laisse avec une dernière leçon, peut-être la plus profonde. Genèse 18.33 dit : « L'Éternel s'en alla dès qu'Il eut fini de parler avec Abraham, et Abraham retourna à sa place. » Ce n'est pas Abraham qui avait fini de parler. C'est le Seigneur. Toute la communion de Genèse 18, c'est le Seigneur qui en avait conduit le rythme, la direction, la profondeur. Voilà la question à nous poser à la fin de chaque temps de prière : quand nous disons Amen et nous nous levons, avons-nous mis fin à notre parole, ou est-ce le Seigneur qui a mis fin à la sienne ? La meilleure prière n'est pas celle où nous avons tout dit : c'est celle où le Seigneur a dit tout ce qu'Il voulait dire. Celle où notre âme a gardé assez de silence pour que sa voix s'élève et soit entendue.

C'est à cela que nous sommes appelés : non pas à une religion de l'effort, mais à une vie de contact ; le contact vivant, permanent, fréquent, de notre esprit avec l'Esprit de Christ en nous. Ce que nous anticipons dans la prière, toucher le Christ vivant, boire à la source jaillissante, chercher sa face, le fleuve du trône l'accomplira pleinement, face à face, pour l'éternité. Jusqu'à ce jour-là : touchons le Rocher. Parlons-lui. Recevons de lui les eaux de la vie éternelle.

Voici l'affirmation qui résume toute cette théologie de la vie : être chrétien est simple. Non pas parce que la vie spirituelle est superficielle, mais parce que tout se ramène à une seule question : suis-je dans le flux de la vie ? **Est-ce que le courant de la vie divine circule librement en moi ?**

Quand le courant coule, nous avons la communion, la lumière, la paix, la joie, et nous savons instinctivement ce qu'il faut faire ou ne pas faire. Quand il s'arrête, rien ne peut le remplacer, ni les méthodes, ni les disciplines extérieures, ni les programmes religieux. Tout le mystère de la vie chrétienne profonde tient en ceci : demeurer dans le flux de la communion de la vie. C'est à cela que nous ont conduits la femme hémorragique qui toucha le bord du vêtement, le Rocher de Kadesh auquel on parle, et le fleuve d'eau vive du trône : tous pointent vers le même secret, le même courant, la même vie.

« Cherchons à connaître l'Éternel, poursuivons sa connaissance » (Osée 6.3).

Ce verset d'Osée porte en hébreu une intensité que les traductions peinent à rendre. Le verbe *radaf* ne signifie pas simplement « chercher » : c'est pourchasser, traquer, courir après sans jamais s'arrêter. La même ardeur que le chasseur qui ne rentre pas les mains vides. C'est ce mouvement que ce chapitre entier a voulu décrire, une poursuite résolue, une faim qui ne se satisfait d'aucun substitut.

Tozer, qui choisit ce verset comme épigraphe de *La Poursuite de Dieu*, avait compris que cette soif n'était pas d'abord la nôtre. Elle est suscitée en nous par Dieu Lui-même, avant même que nous en prenions conscience : « L'impulsion de poursuivre Dieu vient de Dieu, mais la réalisation de cette

impulsion, c'est notre course ardente vers Lui ; et pendant tout ce temps où nous le poursuivons, nous sommes déjà dans sa main. »

Et puis cette formule qui devrait résonner dans le cœur de tout lecteur de ce chapitre : « Notre poursuite de Dieu est couronnée de succès, précisément parce qu'Il cherche sans cesse à se manifester à nous. »

Ce n'est donc pas une route à sens unique. Chercher sa face, le cri de David au Psaume 27.8 qui ouvre ce chapitre, et que nous retrouvons ici à sa conclusion, c'est répondre à une initiative qui nous précède. L'Éternel Lui-même court à notre rencontre, comme le soleil se lève chaque matin : « son apparition est aussi certaine que l'aurore. » **Poursuivons-le donc, sans nous lasser.**

« Que la grâce du Seigneur Jésus-Christ, l'amour de Dieu et la communion du Saint-Esprit soient avec vous tous ! » (2 Corinthiens 13.13).



Que l'Éternel te bénisse, et qu'il te garde ! Que l'Éternel fasse luire sa face sur toi, et qu'il t'accorde sa grâce ! Que l'Éternel tourne sa face vers toi, et qu'il te donne la paix !

NOMBRES 6.24-26

Trois voix, une même communion

Ce chapitre s'est nourri d'auteurs qui ont vécu, avant nous, cette même communion vivante. Voici trois méditations brèves, intégrales, dans leur traduction française, qui en portent l'écho.

I. Le toucher qui purifie

Charles Spurgeon, *Matin et Soir*, 4 septembre (matin), sur Marc 1.41

« *Jésus, ému de compassion, étendit la main, le toucha, et lui dit : Je le veux, sois pur* » (Marc 1.41).

Les ténèbres primitives entendirent le commandement tout-puissant : « *Que la lumière soit* », et aussitôt la lumière fut ; la parole du Seigneur Jésus est d'une majesté égale à cette ancienne parole de puissance. La rédemption, comme la création, a sa parole de pouvoir. Jésus parle, et cela se fait.

La lèpre ne cédait à aucun remède humain, mais elle s'enfuit aussitôt devant le « *Je le veux* » du Seigneur. La maladie ne montrait aucun signe d'amélioration, la nature n'apportait rien à sa propre guérison, mais la seule parole, sans aide extérieure, accomplit toute l'œuvre sur-le-champ et pour toujours.

Le pécheur se trouve dans un état plus misérable encore que le lépreux ; qu'il imite son exemple et qu'il aille à Jésus, « le suppliant et se jetant à genoux devant lui ». Qu'il exerce le peu de foi qu'il possède, même si elle ne va pas plus loin que : « *Seigneur, si tu le veux, tu peux me rendre pur* » ; et il n'aura pas à douter du résultat de sa démarche.

Jésus guérit tous ceux qui viennent à Lui, et n'en rejette aucun. En relisant le récit où se trouve notre texte de ce matin, il convient de remarquer avec une attention pieuse que Jésus toucha le lépreux. Cet homme impur avait transgressé les règles de la loi cérémonielle en se pressant dans la maison, mais Jésus, loin de le réprimander, transgressa Lui-même la loi pour aller à sa rencontre.

Il fit un échange avec le lépreux : car en le purifiant, Il contracta par ce contact une souillure lévitique. C'est ainsi que Jésus-Christ a été fait péché pour nous, Lui qui n'a connu aucun péché, afin que nous devenions en Lui justice de Dieu.

Ah, que les pauvres pécheurs aillent à Jésus, croyant en la puissance de son œuvre bénie de substitution, et ils apprendront bientôt la puissance de son toucher de grâce. Cette main qui

multiplia les pains, qui sauva Pierre enfonçant dans les flots, qui soutient les saints affligés, qui couronne les croyants ; cette même main touchera tout pécheur qui cherche, et en un instant le rendra pur.

L'amour de Jésus est la source du salut. Il aime, Il regarde, Il nous touche, nous vivons.

II. Christ, notre vie qui prie en nous

Andrew Murray, *Le Christ à l'école de la prière*, 31e leçon, « Priez sans cesse »

« *Réjouissez-vous toujours. Priez sans cesse. Rendez grâces en toutes choses* » (1 Thessaloniens 5.16-18).

Les paroles des Épîtres qui parlent de persévérer dans la prière, de prier toujours en esprit, désignent une vie tout entière qui devient prière. À mesure que l'âme se remplit du désir de voir la gloire de Dieu se manifester, et de la confiance qu'Il entend les prières de ses enfants, la vie intérieure s'élève continuellement dans la dépendance et la foi, dans une attente pleine de confiance.

Que faut-il pour vivre une telle vie de prière ? D'abord, le sacrifice entier de la vie au royaume et à la gloire de Dieu. Celui qui cherche à prier sans cesse parce qu'il veut être très pieux et bon n'y parviendra jamais. C'est l'oubli de soi, le don de soi-même pour vivre pour Dieu et pour son honneur, qui élargit le cœur, et qui reconnaît instinctivement, en toute chose autour de nous, une occasion de le glorifier.

Cette vie consacrée à Dieu doit s'accompagner d'une profonde confiance que notre prière est efficace. Dans la mesure où cette assurance nous gagne, l'âme se tourne tout entière vers Dieu, et notre vie devient prière.

Mais ce dont nous avons surtout besoin pour une telle vie de prière incessante, c'est de savoir que Jésus nous enseigne à prier. Non pas la communication de pensées nouvelles, si importantes soient-elles, mais le fait d'être pris dans la communion de Sa propre vie de prière devant le Père : voilà comment Jésus enseigne réellement. C'est la vue de Jésus en prière qui donna aux disciples le désir d'apprendre à prier. Celui qui prie est notre Tête et notre Vie. Tout ce qu'Il a est à nous, et nous est donné quand nous nous donnons tout entiers à Lui. Nous comprenons alors que notre vrai but ne doit pas être de beaucoup travailler en ayant juste assez de prière pour que le travail reste bon, mais de beaucoup prier, et de travailler ensuite assez pour que la puissance obtenue dans la prière trouve, à travers nous, son chemin vers les hommes.

C'est Christ qui vit éternellement pour prier. Il nous communique sa vie de prière ; Il la maintient en nous si nous lui faisons confiance. Il est garant de notre prière sans cesse. Christ est tout, la vie et la force aussi, pour une vie de prière qui ne cesse jamais.

C'est la vue de ce Christ toujours priant comme notre vie qui nous permet de prier sans cesse. Parce que sa vie est notre vie, prier sans cesse devient pour nous rien de moins que la joie même du ciel. L'union entre le Cep et le sarment est, en vérité même, une union de prière. La plus haute conformité à Christ, c'est de prendre part à son œuvre d'intercession : Lui et nous vivons pour prier sans cesse.

« Bienheureux Sauveur ! Tu es venu du ciel partager mes besoins et mes cris, afin que je partage avec toi ton intercession qui prévaut sur toutes choses. Tu m'as pris dans la communion de ta vie d'intercession, afin que par moi aussi tes bénédictions soient dispensées à ceux qui m'entourent. »

III. La tente plantée près de Béthel

En écho à la Section III — « Se mettre en retrait pour demander l'essentiel »

Oswald Chambers, *Au cœur de mon être*, 6 janvier, « Adoration »

*« Il se transporta de là vers la montagne, à l'orient de Béthel, et il dressa ses tentes, ayant Béthel à l'occident et Ai à l'orient. Il bâtit là un autel à l'Éternel, et il invoqua le nom de l'Éternel »
(Genèse 12.8).*

L'adoration, c'est donner à Dieu le meilleur de ce qu'Il t'a donné. Prends garde à ce que tu fais du meilleur que tu possèdes. Chaque fois que tu reçois une bénédiction de Dieu, rends-la-Lui comme un cadeau d'amour. Prends le temps de méditer devant Dieu et d'offrir cette bénédiction en retour, dans un acte délibéré d'adoration. Si tu gardes une chose pour toi seul, elle se transformera en pourriture spirituelle, comme la manne lorsqu'on la thésaurisait. Dieu ne te laissera jamais garder une chose spirituelle pour toi seul : elle doit Lui être rendue, afin qu'Il puisse en faire une bénédiction pour d'autres. Béthel est le symbole de la communion avec Dieu ; Ai est le symbole du monde. Abraham dressa sa tente entre les deux.

La valeur de notre activité publique pour Dieu se mesure à la communion profonde et secrète que nous avons avec Lui. La précipitation est toujours une erreur : il y a toujours assez de temps pour adorer Dieu. Les jours calmes avec Dieu peuvent devenir un piège. Nous devons planter notre tente là où nous aurons toujours des temps tranquilles avec Dieu, aussi bruyant que soit notre temps avec le monde.

Trois voix, séparées par plus d'un siècle et demi, se rejoignent dans une même conviction profonde : la communion avec Dieu ne s'improvise pas, et ne se néglige pas. Elle se cultive, patiemment, dans le secret du cœur, jour après jour, pas après pas, à travers les saisons de joie comme à travers les vallées d'ombre. Elle est ce fil invisible mais indestructible qui relie l'âme à son Créateur ; ce souffle silencieux qui nous rappelle que nous ne marchons jamais seuls.

Ce que ces trois témoins nous enseignent, chacun avec les mots de son époque et le feu de son expérience, c'est que cette communion n'est pas un sommet que l'on atteint une fois pour toutes, mais un chemin que l'on emprunte chaque matin à nouveau. Un chemin d'humilité, de persévérance et d'abandon. Un chemin où Dieu Lui-même vient à notre rencontre, bien avant que nous ayons fait le premier pas.

L'apôtre Jean nous le rappelle avec force :

*« Ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons, à vous aussi, afin que vous aussi vous soyez en communion avec nous. Notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ »
(1 Jean 1.3).*

Et vous, cher lecteur, qu'avez-vous découvert de cette communion dans votre propre marche avec le Seigneur ? Quels trésors cachés avez-vous trouvés dans ces moments de silence devant sa face ? Quelles grâces inattendues vous ont surpris au détour d'une prière, d'une lecture, d'un abandon ? Votre expérience compte. Votre parcours est unique, et pourtant il rejoint celui de tous les saints qui, depuis des siècles, ont appris à demeurer en sa présence.

Nous serions profondément heureux de recevoir votre témoignage sur notre livre d'or à l'adresse **bible-foi.com**. Car cette communion vivante, vous la vivez aussi, à votre manière, dans votre quotidien, avec vos mots à vous ; et c'est ensemble, en nous édifiant les uns les autres, que nous témoignons de la fidélité de notre Dieu.

Votre voix a sa place dans cette même chaîne. Elle l'enrichit, elle la prolonge, elle la rend plus vivante encore.

Ces pages vous sont offertes librement. Sentez-vous libre de les imprimer, de les photocopier pour les donner de main en main, ou de partager le lien bible-foi.com à ceux de votre entourage qui cherchent à affermir leurs fondements. Toute reproduction ou diffusion gratuite est autorisée et encouragée, gratuitement, à condition de ne pas modifier le texte.